

Mini-traité du moi

Du même auteur

Ouvrages

Dix milliards de neurones, 1980 (Prix Jean-Rostand)
Héraclite ou l'intuition de la science, 1982
Voyage en pays présocratique, 2007
Une courte histoire du réel, 2007
Dictionnaire de philosophie sauvage, inédit

Articles, essais, nouvelles

Chronobiologie et parapsychologie, 1980
L'évasion du Cardinal de Retz, 1982
L'atoll : géologie et symbolique, 1990
Pourquoi Cordoue au XII^{ème} siècle ?, inédit

Publications scientifiques (océanographie, écologie)

Ouvrages, articles dans périodiques spécialisés,
articles de vulgarisation, etc.

Alain Sournia

Mini-traité du moi

Publibook

Retrouvez notre catalogue sur le site des Éditions Publibook :

<http://www.publibook.com>

Ce texte publié par les Éditions Publibook est protégé par les lois et traités internationaux relatifs aux droits d'auteur. Son impression sur papier est strictement réservée à l'acquéreur et limitée à son usage personnel. Toute autre reproduction ou copie, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon et serait passible des sanctions prévues par les textes susvisés et notamment le Code français de la propriété intellectuelle et les conventions internationales en vigueur sur la protection des droits d'auteur.

Éditions Publibook
14, rue des Volontaires
75015 PARIS – France
Tél. : +33 (0)1 53 69 65 55

IDDN.FR.010.0107834.000.R.P.2007.035.40000

Cet ouvrage a fait l'objet d'une première publication aux Éditions Publibook en 2007

Sommaire

Avant-propos.....	11
Le moi des biologistes.....	15
Le moi des psychanalystes.....	25
Le moi des bouddhistes.....	41
Le moi pensant le moi.....	51
Le moi au quotidien.....	61
Combien suis-je ?.....	75
Exercice : Une analyse du cas Jekyll-Hyde.....	79
Ami ou ennemi ?.....	85
La science du moi.....	99
Au-delà de la contradiction.....	109
Références des citations.....	117

Avant-propos

Croire en une spécificité, voire plusieurs spécificités, de la nature humaine par rapport à celle des autres organismes vivants, prendre plaisir et intérêt à être homme, cultiver un savoir dit humaniste, se soucier de l'état ou du devenir de l'humanité, avoir des gestes altruistes... ; même si l'on ne manifeste ces belles attitudes que de manière occasionnelle, c'est aussi miser sur l'homme en tant qu'individu. C'est reconnaître à l'individu d'*Homo sapiens* une certaine existence, une certaine autonomie, un certain devenir, peut-être une certaine destinée.

En même temps, mener une vie d'homme, au fil des nombreuses fonctions qui échoient à notre espèce, c'est assumer, bon gré mal gré, cette individualité. C'est réfléchir, douter, souffrir. C'est être exposé, cent fois par jour, à ce mystère grammatical et philosophique, logique et métaphysique, qu'est la première personne du singulier : "je", "moi" et les pronoms et adjectifs possessifs attenants. Bien des gens s'accommodent de cette condition ; pour des milliards d'humains, d'ailleurs, l'introspection délibérée serait un luxe. Reste le très grand nombre de nos semblables qui se remettent en cause plus ou moins souvent et plus ou moins laborieusement ou bien qui, sans s'interroger, souffrent confusément ou douloureusement d'un doute ou d'un mal-être. Les uns comme les autres, ils adoptent les solutions ou les compromis les plus divers. Des écoles philosophiques entières, des religions ou confessions entières ont purement et simplement banni le "moi".

Le "moi" est exposé à toutes sortes de maladies. En fait, la pathologie de l'âme est un domaine aussi vaste que la médecine du corps. Au-delà du simple prurit (Chateaubriand raconte que tel événement "chatouilla agréablement son orgueil"), on connaît tout un spectre d'excroissances, d'hypertrophies et de kystes bénins ou malins. Le cancer du moi est malheureusement très répandu ; ne plaisantons plus, les issues peuvent être fatales. S'il y a de l'ironie dans ce paragraphe, c'est l'ironie la plus amère qui puisse être car, un comportement dominateur lui étant souvent associé, l'hypertrophie du moi chez un individu peut causer bien du malheur alentour, jusqu'à déclencher les hécatombes que l'histoire s'emploie à recenser. De plus, outre les maladies, le "moi" est également vulnérable à toutes sortes de traumatismes, de la simple blessure d'amour-propre à la destruction complète.

Vous pouvez vous demander de quoi il va être question car, selon le contexte, le mot "moi" (qui sera désormais écrit sans guillemets) peut évoquer bien des choses, le plus souvent par différence avec d'autres ; pour écrémer sommairement :

- en psychologie : par rapport aux motivations, aux sollicitations et aux contraintes,
- en psychanalyse : par rapport à l'inconscient, aux non-dits, aux tabous, aux complexes,
- en sociologie, en morale et dans la vie quotidienne : par rapport aux autres moi,
- en logique : par rapport à l'objet pensé,
- en métaphysique : par rapport à l'organisme humain ou au monde dit extérieur,
- en matière de spiritualité orientale : par rapport à l'âme universelle,
- etc.

Eh bien ! c'est simple, il va être question d'un peu tout cela. En revanche, il ne sera pas question de philosophie au sens scolaire, universitaire et académique du terme, de cette "philosophie" que Kant a dissociée du savoir et de la sagesse et que Wittgenstein considère comme une suite de malentendus linguistiques, voire d'une maladie de l'esprit (c'est L. Wittgenstein, professeur de philosophie au Trinity College de Cambridge, qui parle¹).

J'ai eu la témérité de soumettre le brouillon de cet essai à un professeur de philosophie contemporain. Il a terriblement souffert sur ma copie et me l'a dit du plus courtoisement qu'il a pu. Qu'il soit remercié sincèrement car sa souffrance m'a instruit et son commentaire m'a incité à être plus affirmatif, plus clair peut-être ; voici l'essentiel de ce commentaire (laissons la citation anonyme) :

L'énumération des moi que vous établissez ne me paraît pas très convaincante. En fait, il existe en chacun de nous une multitude de potentialités, mais cela n'implique pas autre chose que la dualité fondamentale de la conscience. Existe-t-il vraiment un "moi biologique", ou bien plutôt une simple individualité physique et physiologique ? [...] Qu'est-ce qu'un moi qui ne saurait pas ce qu'il est ? [...] Votre "moi pensant le moi", ce n'est rien d'autre encore que la dualité de la conscience (et elle suffit à tout). Je *me* regarde, je *me* juge, etc. Le fait qu'on ne se comprenne pas soi-même (votre citation d'Augustin) n'implique pas une multiplicité à laquelle vous semblez tenir très fort. Il existe en nous des *fonctions* mais elles ne constituent en aucun cas plusieurs ego.

"Qu'est-ce donc qu'un moi qui ne saurait pas ce qu'il est ?". Exprimer la question sous cette forme, c'est la tourner en dérision, voilà qui n'est ni charitable, ni honnête. Un autre professeur de philosophie, M. Emile

Chartier, bien connu sous le nom d'Alain, était plus magistral encore : "Le problème n'a point de sens" ! (voir citation complète p. 59).

Dire s'il existe un, ou bien deux, ou bien plusieurs, ou bien une multitude de moi en chacun de nous, dire si le moi est biologique ou métaphysique, tel est *le dernier souci* de ce mini-traité. Il ne s'agit pas de cocher la bonne case. La réponse la plus précise, s'il en faut une, serait : le moi est à la fois... (etc.) et rien de tout cela. Il demeure que cette "simple individualité physique et physiologique" n'est pas simple pour tout le monde et que ce moi "qui ne saurait pas ce qu'il est"... , voilà une interrogation qui risque fort de coller à la peau de l'espèce humaine pour toute la durée de son aventure.

Le moi des biologistes

Il n'existe pas d'individualité biologique mais seulement une individualisation graduelle, à la fois phylogénétique et ontogénétique, qui a pour base une centralisation progressive, certaines parties acquérant un rôle directeur et déterminant en conséquence le comportement du tout. L'individualité est une limite jamais entièrement atteinte, ni dans le développement, ni dans l'évolution.

L. von Bertalanffy²

Les individus sont les artefacts inventés par les gènes pour se reproduire.

R. Dawkins³

Ce n'est pas faire preuve de scientisme ni de réductionnisme, ce n'est pas non plus attenter à l'intouchable noblesse de la condition humaine que de rappeler les évidences biologiques. Dès cet instant, le lecteur est invité à surveiller l'auteur car il y a mille et une manière de présenter les "évidences", même le plus honnêtement du monde. Inversement, on voudra bien ne pas faire dire à l'auteur plus qu'il n'en dit, par exemple en prolongeant sa pensée dans le sens réductionniste.

Il est incontestable que, à chaque instant de sa vie, l'homme constitue un système incroyablement complexe (or la complexité biologique, écrit sans plaisanter H. Atlan⁴, "n'est pas encore un concept scientifique très clair") et, néanmoins un système admirablement intégré. Molécules, organites, cellules, tissus, organes, fonctions, régulations, tous les écoliers apprennent cela, il y a des

milliers de livres là-dessus et une émission chaque jour, au moins, à la télévision. Il n'en est pas moins vrai que ce système est en perpétuel renouvellement interne et en perpétuel ajustement. Mis à part le système nerveux qui est relativement conservateur (on a cru que les neurones vivaient aussi longtemps que le bonhomme, c'était un peu erroné), vous n'avez pas conservé une seule de vos cellules du mois dernier ! Et des cellules, vous en possédez cinquante mille milliards dont cent milliards de neurones.

Tel est le premier point à rappeler (rappel, sans démonstration !) : cette machine de cent milliards de pièces comporte mille fois plus environ de connexions, les synapses ; compte tenu de ces chiffres et en regard des activités mentales de la vie quotidienne, le nombre des connexions potentielles est quasi infini. Et pourtant, ça tourne, aurait dit Galilée.

Au fil de son existence, cette usine change sa politique générale, son fonctionnement, les priorités de ses différents services. Les départs sont "anticipés", c'est-à-dire programmés (cela s'appelle l'apoptose), les idées nouvelles font leur chemin ; les vieux s'accrochent (le drame de la vieillesse, disait Oscar Wilde, c'est que l'on reste jeune). Et tout ceci doit composer... un moi.

Incontestablement aussi, l'individu procède d'une lignée. On parle péjorativement de lourde hérédité mais une hérédité est toujours lourde en ce qu'elle a de déterminant. Du paquet-cadeau reçu à sa naissance, le petit de l'homme ne dénouera jamais toutes les ficelles. Prends ton balluchon, petit bonhomme, et fais ton chemin ! Il y a autant de surprises dans le balluchon que sur le chemin. Et tout ceci, au fil des jours, fait et défait et reconstitue... un moi. La biologie moléculaire a entrepris d'identifier très concrètement les racines organiques et héréditaires de nos comportements. Terrain miné, évidemment : on a vite fait de brandir les gènes de l'intelligence ou de tel ou tel trait de caractère. Voilà le risque de jeter un pont (en l'occur-

rence, un pont entre psychologie et génétique), tout le monde passe dessus, y compris les contrebandiers...

Du constat précédent, bien des biologistes tirent une théorie qu'ils poussent éventuellement, ou que d'autres poussent pour eux, en une philosophie : l'individu s'estompe devant l'espèce dont il assure la promotion et la perpétuation. Ce fut par exemple la sociobiologie, lancée comme doctrine nouvelle dans le dernier tiers du XXème siècle par l'américain E.O. Wilson mais dont Schopenhauer avait jeté la base dans une formule⁵ qui fera le bonheur des sociobiologistes : "L'instinct fait mouvoir l'individu pour le bien de l'espèce". Le même Schopenhauer, l'un des premiers à faire connaître en Occident la pensée orientale, remet souvent en cause ce qu'il appelle le *principium individuationis* (le principe d'individuation, dont on reparlera).

A son tour, l'espèce, elle aussi malléable et changeante, s'efface devant l'évolution... Ces vues nous éloignent de notre propos mais il importe de noter que ce sentiment de continuité, de subordination ne se rencontre pas seulement chez les biologistes. J.-M. Tjibaou (1936-1989), prêtre et ethnologue avant d'être homme politique, exprimait comme suit la composante biologique du moi selon la tradition canaque⁶ : "La vie est donnée par le sang. Le sang, c'est la mère qui le donne. Et le propriétaire du sang, c'est elle, ses frères, ses pères. Je ne suis jamais individu. Je ne peux pas être individu. Le corps n'est pas un principe d'individuation. Le corps est toujours la relation. L'homme qui atteindra la sainteté, l'harmonie, la perfection, c'est celui qui garde ces deux relations". Dans cent autres traditions, y compris celles des sociétés occidentales bien de chez nous, la culture ancestrale fait bon poids dans le balluchon du voyageur.

Encore diachroniquement (dans la perspective historique) mais à l'échelle de temps, disons, géologique : le moi repose sur un échafaudage de structures nerveuses pro-

gressivement empilées et progressivement interconnectées chez les Vertébrés depuis cent millions d'années. Peu importe le nombre et la disposition des structures retenues – trois cerveaux pour P.D. MacLean ou deux consciences pour G.M. Edelman, par exemple – toutes les conceptions modernes font état *et* d'une évolution *et* d'un étagement. Indépendamment de toute prise de position philosophique ou théologique sur les modalités et sur les finalités de l'évolution, l'apparition progressive de la conscience est une donnée objective de la paléontologie, de la psychologie, de la neurobiologie, de l'éthologie ; un biologiste résume cela :

La conscience est un dispositif de concentration de l'attention qui fonctionne en liant émotions et sentiments aux sensations et à l'action. C'est un niveau d'organisation émergent [émergent : apparaissant dans le cours de l'évolution] qui peut coordonner et diriger les assemblées neuronales dont elle dérive. Si nous considérons la conscience comme une adaptation évolutive extrêmement sophistiquée, il paraît logique de concéder aux autres animaux une sorte de conscience corrélée à la complexité de leur cerveau. En d'autres termes, il s'agit de considérer la conscience comme un phénomène gradué et non de type tout ou rien⁷.

Oui, vous pouvez et devez même prêter un certain degré de conscience à votre chat, et cessons de nous disputer là-dessus : ce serait aussi stupide que l'ancienne querelle théologique sur l'existence d'une âme chez la femme.

Ainsi, il y a quelque dix mille siècles, entre la forêt et la savane, paraissait un anthropoïde particulier que l'on appellera hominien. On peut penser qu'il possédait, à un degré plus marqué que chez ses cousins restés dans les arbres de la forêt, le... sentiment (?) d'exister en tant qu'individu distinct des autres ; sans doute se posait-il des questions à lui-même, évaluait ses propres actions ; peut-

être avait-il la pêche ou le bourdon selon les jours. Les paléontologues voudraient savoir quand cela s'est passé exactement – un ou deux millions d'années ou bien seulement cent mille ans, l'époque des premiers rites funéraires – mais, si les spécialistes savent dater les crânes, ils n'ont pas accès aux pensées qui les parcouraient (ils font preuve d'une grande audace quand ils croient y avoir accès).

La conscience donc : une acquisition progressive. Sous les mêmes réserves quant aux interprétations possibles des faits biologiques, le développement de la conscience et celui du moi ont été et demeurent parallèles. De même l'acquisition par l'organisme de nouvelles armes chimiques pour combattre les agressions s'est-elle accompagnée de l'apparition de moyens de "reconnaissance du soi", c'est-à-dire d'un arsenal immunologique. Anecdote ? le neurobiologiste G.M. Edelman mentionné plus haut avait préalablement gagné son prix Nobel en découvrant la structure des anticorps. Il s'est ensuite tourné vers le fonctionnement du cerveau, a proposé une théorie dite de la "transmission synaptique des groupes neuronaux", a écrit sa *Biologie de la conscience*, etc. Il est allé plus loin – et peu le lui pardonnent – en inventant les "psychons" ou unités mentales immatérielles et leurs équivalents neurologiques, les "dendrons".

En parlant de conscience, ne perdons pas de vue l'essentiel, à savoir que *Homo sapiens* possède une conscience de soi, une auto-représentation ; et ceci reste totalement mystérieux, du point de vue biologique (où, comment ? etc.) comme du point de vue logique. En effet, que peut bien dire l'homme de sa propre auto-représentation ? "La boucle est bouclée" et bien bouclée puisque l'organe en charge de cette fonction est doté de régulation interne. Le cerveau sélectionne ses circuits parmi lesquels des neurosécrétions favorisent ceux qui

conviennent... au cerveau ; en langage psychologique : il se récompense lui-même.

Lorsque l'on dit "diachroniquement", il faut ensuite dire "synchroniquement". Voici donc : en une circonstance donnée, le moi mobilise une proportion variable d'un montage de cent milliards de neurones, eux-mêmes en relation avec les terminaisons sensorielles de tout notre corps. On l'a rappelé plus haut, cette proportion est infime par rapport au nombre des dispositions possibles.

* * *

La neurobiologie, cela inquiète, on se croit tout de suite atteint d'une tumeur au cerveau. Mais c'est une science, et l'une des sciences qui ont le plus progressé depuis... depuis peu de temps car la reconnaissance de la neurobiologie ou des neurosciences en tant que telles (avec des journaux spécialisés, des congrès, des ouvrages et des laboratoires sous ce nom) est récente et explosive.

Certains des acquis de cette science ont déjà pénétré, sinon la conversation courante, celle de la classe dite cultivée. En parlant de "cerveau reptilien", on se montre averti d'une édification progressive des capacités cérébrales chez les Vertébrés et, en même temps, de la persistance de réactions archaïques chez l'homme moderne. La "matière grise" (le cortex), chacun sait qu'elle ne remplit pas les mêmes fonctions dans les deux hémisphères : du côté droit, l'intuition, l'affectivité et la pensée analogique ; à gauche, l'abstraction, la pensée déductive, le langage, l'inscription dans le temps. Il est bien connu aussi que, sous divers aspects, c'est l'hémisphère gauche qui a généralement le dernier mot. Mais savez-vous que l'œil gauche et l'œil droit ne fournissent pas le même "vécu" d'une scène donnée ? Inversement, deux photographies d'un visage réalisées en accolant à chaque moitié une fausse moitié qui n'est que son propre symétrique, eh bien ces deux photos procurent deux impressions bien différentes.

Mais alors, où est le vrai moi : à gauche ou à droite ? Le neurobiologiste V. Ramachandran⁸ a mis au point un dispositif expérimental dans lequel un patient s'est déclaré athée avec l'hémisphère droit et croyant avec le gauche.

Le crédit dont jouissent actuellement les neurosciences leur apporte... des crédits que jaloussent d'autres disciplines. Sans nous mêler de cela, réjouissons-nous que – à chacun son tour – les chercheurs puissent disposer d'équipements prodigieux pour élucider le fonctionnement du cerveau. On peut ainsi voir sur l'écran, pas le moi, bien sûr, mais le cheminement d'un comportement dans les différentes zones du cerveau. Dès aujourd'hui, la possibilité existe (et peut-être ces études sont-elles déjà faites et publiées) de voir sur cet écran s'activer les différentes régions dont les psychanalystes parlent en aveugles (voir chapitre suivant) ; de les voir activées ou au repos selon que le sujet évoque un souvenir d'enfance ou bien commet un lapsus ou encore calcule la durée de ses congés.

Décidément, on ne peut plus parler du moi comme il y a un siècle – et le contraire serait surprenant : de quoi pourrait-on parler aujourd'hui de la même manière qu'il y a cent ans ? Simplement, il y a des idées plus tenaces que d'autres. Toujours est-il que la conscience, le subjectif, le moi sont devenus objets d'étude à part entière. V. Ramachandran cité plus haut présente le moi comme "le dernier grand mystère de la science" et il en brosse un tableau qui peut servir de repère pour les présentes années ; dans la citation qui suit, on croit utile de reproduire en italiques les mots-clefs de chacun des aspects envisagés.

Qu'entend-on exactement par le "moi" ? On peut lui attribuer cinq caractéristiques.

D'abord, la *continuité* : l'impression d'un fil ininterrompu qui parcourt le tissu de toute notre existence avec la sensation de passé, présent et futur.

Deuxièmement et de manière très proche, *l'idée d'unité ou de cohérence* du moi. En dépit de la diversité de nos expériences sensorielles, de nos souvenirs, de nos croyances et de nos idées, nous nous ressentons en tant qu'unité, qu'individu unique.

Troisièmement, un *sens de personification ou de propriété* : nous nous sentons ancrés à notre corps.

Quatrièmement, le sentiment d'être un agent, ce que nous appelons le *libre arbitre*, d'être responsable de nos actions et de nos destins. Je peux agiter le doigt, mais pas mon nez ou votre doigt.

Cinquièmement, la plus insaisissable de toutes les caractéristiques, le moi, presque par sa nature même, est *capable de réflexion, d'être conscient de lui-même*.

Le débat actuel autour des qualia est significatif. De quoi s'agit-il ? On ne peut définir les qualia que du bout des lèvres car les définir, c'est déjà dire que l'on y croit ou pas, que l'on est "philosophe" ou "scientifique". Risquons pourtant : "trace subjective des expériences sensorielles" ou plus largement "couleur affective des phénomènes mentaux" ; c'est du moins sous ce sens que l'on parle des qualia dans les laboratoires et qu'on les traque, non seulement chez l'homme mais chez le singe et le dauphin. Les affects étaient des entités psychologiques, les qualia sont traités comme des réalités expérimentales.

Le moi pour lequel la révolution a été totale est celui de l'enfant : révolution totale car, naguère, l'enfant n'existait que dans la mesure où il est destiné à devenir un adulte. Il se trouve que deux approches ont œuvré à découvrir chez l'enfant intelligence, morale, logique et individualité (progressive) : la psychologie d'une part (J. Piaget), la psychanalyse d'autre part (Anna Freud et Mélanie Klein, à ne pas confondre tant elles se sont affrontées). Le nourrisson restait encore une larve, comme le disait une psychanalyste dont nous tairons le nom : "Sourd, aveugle

et insensible, [...un nouveau-né... c'est] trois kilos de chair humaine animée de réflexes archaïques." Il revenait à F. Dolto⁹ de donner une âme au nouveau-né : "Chaque enfant se donne vie par son désir de vivre." Toutes ces recherches ont été vivement conflictuelles, sans que les chers petits s'en doutent. La différenciation du moi, la prise de conscience d'un "monde extérieur", l'épreuve du face-à-face devant le miroir restent de grandes et belles questions.

Par une ironie de dimension cosmique, d'innombrables adultes se sont efforcés ou s'efforcent, par diverses voies, de retrouver cet état de non différenciation que Piaget appelle "adualisme" originel¹⁰ qui est, très temporairement, celui du petit de l'homme ; cet état ou idéal de l'hindouisme, l'*advaita*, unification ou réunification du petit moi et du grand Moi...

* * *

Ce n'était là que quelques rappels. Les perspectives seront abordées dans un autre chapitre (La science du moi).

Le moi des psychanalystes

La mélancolie se caractérise du point de vue psychique par une dépression profondément douloureuse, une suspension de l'intérêt pour le monde extérieur, la perte de la capacité d'aimer.

Freud¹¹.

Moi, cela n'existe pas. On vous coupe une jambe, et c'est toujours vous. Alors ? Le moi, on ne sait jamais où ça commence et où ça finit. Je vis le temps, par la continuité. En toute logique, je ne crois pas davantage à la psychanalyse. Soigner son moi, c'est donner de l'existence à ce qui n'existe pas. Si vous soignez une maladie imaginaire, elle se met forcément à exister. C'est absurde.

Maurice Béjart¹²

Comme annoncé en Avant-propos, cet essai ne traite qu'incidemment du moi des philosophes. La raison en est que, jusqu'à la révolution psychanalytique – et le terme de révolution n'est nullement excessif –, le moi reste une entité intouchable et indivisible, un principe dont on parle comme on parle de l'être, du non-être, de la conscience, du monde extérieur, etc. Quand on veut bien s'interroger sur sa nature et sa spécificité "ontologiques", ou encore sur son degré d'autonomie par rapport à la volonté divine, on ne met pas en cause, pour autant, son contenu ni son fonctionnement : le moi est un invariable ! Si Plotin, Saint Augustin, Descartes, Leibniz, Hume, Kant, Fichte, Maine de Biran et Schelling, dont je n'ai presque rien lu, disent autre chose, eh bien je vous offre un verre ! (Exception

possible pour Carl Gustav Carus, 1789-1869, que cite Jung et dont je n'ai rien lu du tout).

C'est cela : jusqu'au dix-neuvième siècle de notre ère inclus, le moi est une boîte noire ; précisons : pas du tout la boîte noire des avions (qui dit tout lorsqu'on la retrouve et qu'on l'ouvre), mais celle des scientifiques qui est tout le contraire : une structure dont on devine l'existence par ses manifestations mais dont on ignore tout car on ne peut pas l'ouvrir. Même dans cette exacerbation du moi que constitue le romantisme, même selon la position philosophique extrême appelée solipsisme, eh bien, jusqu'en 1900, quoi qu'il soit et où qu'on le mette, le moi remplit une case définie parmi les autres cases appelées objet, sujet, monde extérieur, individu, autrui, sensation, émotion, pensée etc.

Intouchable donc, le moi, pendant si longtemps ? On peut s'en étonner mais il y a une raison, au moins (parmi d'autres sans doute) à cette situation en Occident : la question aurait été confisquée dès les premiers siècles du christianisme. Ne pas donner à l'individu la présomption de se connaître et, par là, s'imaginer partenaire, voire rival de Dieu ! S'il y a un moi, il ne peut être que théologique, comme le dit explicitement Kierkegaard, pasteur manqué, qui précise : "Le moi progresse avec l'idée du Christ. [...] Plus l'idée du Christ se développe en lui, plus le moi s'élève. La valeur d'un moi dépend de sa mesure. En nous donnant le Christ pour mesure, Dieu nous rappelle et nous manifeste jusqu'où peut aller l'immense réalité d'un moi"⁽¹³⁾.

Après 1900, année (nominale) de la publication par Freud de *La science des rêves*, le moi n'entre plus dans aucune des cases ci-dessus car il transgresse ces délimitations ; il déborde partout. Le moi est devenu (1) accessible, au moins en partie, (2) évolutif ou susceptible d'évolution et (3) composite ou, au moins, double : un moi peut en cacher un autre. Enfin, marque d'une authentique révolution, et signe certain d'un "changement de paradigme" selon Th. Kuhn, il y a eu inversion de l'ordre des

valeurs, en ce sens que le subjectif a pris valeur de réalité, il est devenu objet d'étude !

* * *

Commençons par une visite rapide du monument Freud, sans chercher à repérer ce que le maître doit à ses aînés, collègues et élèves (J. Breuer, J.-M. Charcot, G. Groddeck, W. Fliess, S. Ferenczi, G. Le Bon, P. Rank et d'autres). "Surmoi, moi et ça, voilà les trois empires, territoires, provinces, entre lesquels nous partageons l'appareil psychique de l'individu, et nous allons maintenant nous préoccuper de leurs relations réciproques", pour reprendre les termes même d'une présentation de l'auteur¹⁴ : voir encart page suivante.

Voilà pour les territoires, voilà pour la "topique". Il faut ajouter que cette structuration telle que léguée par Freud à la postérité est le fruit d'une construction plusieurs fois retouchée (initialement : inconscient, préconscient et conscient), de même que Freud a d'abord parlé de "méta-psychologie" (¹⁵) avant d'en venir à "psychanalyse" (ou "psycho-analysis" en allemand et en anglais). Ce système prend vie avec un certain nombre de processus tels que refoulement, transfert, pulsions, complexes, et l'on y accède par divers moyens d'observation comme la névrose (par laquelle Freud avait commencé ses recherches), le rêve, le lapsus et autres actes manqués, l'association libre, le mot d'esprit, etc.

Les trois entités de Freud, non seulement interagissent entre elles, mais aussi s'interpénètrent. Elles sont présentées à la fois comme distinctes et comme emboîtées ! Et le petit schéma (reproduit page 39) qui termine l'essai cité est plutôt raté. Faut-il voir, dans cette présentation, un manque de cohérence ? car une "instance" ne peut pas, en même temps, faire partie d'une autre instance et en être indépendante. Voyons là, plutôt qu'incohérence, un souci de réalisme et de souplesse, peut-être même une utilisation involontaire de cette logique du contradictoire dont il sera question à la fin de cet essai. On peut également trouver

aujourd'hui de la naïveté à ce système, sourire aux métaphores et personnifications dont il est semé, contester la prééminence attribuée à la sexualité ; nous allons en reparler. Mais, au-delà de la désormais classique trilogie ça-moi-surmoi, c'est la conception du modèle qui était révolutionnaire et demeure opérationnelle : une représentation multi-couches mais dynamique, recomposable, mouvante et dont le fonctionnement n'est qu'imparfaitement hiérarchisé ! Rien que cela aurait valu à Freud le prix Nobel qu'il désirait ardemment, s'il lui avait été reconnu d'œuvrer, sinon dans une "science exacte", du moins, dans une science expérimentale.

Les trois étages du psychisme selon Freud

Montage de citations toutes extraites de la troisième des Nouvelles conférences sur la psychanalyse¹⁶. Celles-ci peuvent faire autorité puisque datant de 1933 (l'auteur avait 77 ans).

– *Le surmoi* : une instance dans le moi... Jouit d'une certaine autonomie, poursuit son propre but et reste, dans son cercle d'action, indépendant du moi... Défenseur de la moralité... Quelque chose de surajouté... Le surmoi prend la place de l'instance parentale... Apparition dans le moi d'une instance plus puissante... Le complexe d'Oedipe cède la place au surmoi... Représente pour le moi un idéal ; le moi tend à se conformer à cet idéal, à lui ressembler... Auto-observation, conscience morale... Dans le moi, une instance particulière, celle qui restreint, qui interdit... Le sévère surmoi ne quitte pas le moi de vue et [...] lui impose les règles déterminées de son comportement... La différenciation du moi d'avec le surmoi est la dernière apparue phylogénétiquement.

– *Le moi* : Dans la mesure où le moi proprement dit peut être séparé du ça et du surmoi... Le moi est la partie du ça modifiée par la proximité et l'influence du monde extérieur... Le représentant du monde extérieur aux yeux du ça... A l'épreuve du contact avec la réalité... Il détrône le principe de plaisir [...] et l'a remplacé par le principe de réalité... Se distingue tout parti-

culièrement du ça par une tendance à synthétiser... Le moi n'est qu'une partie du ça [...], il lui emprunte son énergie... Le moi doit réaliser les intentions du ça... Le moi doit servir trois despotes : le monde extérieur, le surmoi et le ça en parvenant à découvrir les circonstances favorables... Nous lui conférons une personnalité, une existence propres... Le moi ainsi pressé par le ça, opprimé par le surmoi, repoussé par la réalité, lutte pour accomplir sa tâche économique, rétablir l'harmonie entre les diverses forces et influences.

– *Le ça* : C'est la partie obscure, impénétrable de notre personnalité... Chaos, marmite pleine d'émotions bouillonnantes... Aucune organisation, aucune volonté générale ; il tend seulement à satisfaire les besoins pulsionnels en se conformant au principe de plaisir... Les processus qui se déroulent dans le ça n'obéissent pas aux lois logiques de la pensée ; pour eux, le principe de la contradiction est nul... Le postulat d'espace et de temps se trouve en défaut... Pas d'indice de l'écoulement du temps... Le ça ignore les jugements de valeur, le bien et le mal, la morale.

* * *

On sait que Jung, de vingt ans plus jeune, a d'abord fait partie du cercle freudien avant de s'en affranchir. Le propos ici n'est pas tant de confronter les deux systèmes (page 34) que de mettre en parallèle leurs approches respectives du moi dans l'espoir de glaner quelque leçon. Comme précédemment, on ne cherchera pas non plus à identifier les influences ou apports de l'entourage et des lectures de Jung à son œuvre (pour mémoire, outre Freud lui-même : E. Bleuler, F. Creuzer, F. Galton, P. Janet, F. Jordan, E. von Hartmann, R. von Krafft-Ebing, H. Silberer, etc.).

Le système de Jung est certainement plus complexe que le précédent et apparaît résolument "ouvert" tandis que l'on peut, sans désobligeance, qualifier le système freudien de "fermé". Expliquons-nous sur ce point important. Sans avoir lu tout Freud ni tout Jung, j'avance que les pro-

cessus identifiés par le premier et les outils d'analyse qu'il a développés ont chacun une fonction délimitée et un usage général, et qu'ils forment en leur total un nombre fini ; en comparaison, les concepts et les instruments du Suisse sont plus polyvalents et, au total, en nombre illimité ; le seul repérage des structures est un exercice, non pas difficile, mais impossible ; Jung lui-même ne l'a pas fait ! Les schémas qu'il donne dans *L'homme à la découverte de son âme* sont fragmentaires et se contredisent ; ils sont reproduits, aux côtés de celui de Freud, sur la page 39. L'une des élèves, M.-L. von Franz, tente de justifier le maître, mais l'accable plutôt, dans les termes suivants : "Beaucoup de gens ont critiqué les travaux de Jung parce qu'ils ne comportent pas d'exposé systématique sur sa psychologie. Mais ces critiques oublient que le matériel psychique résulte d'une expérience vécue, chargé d'affectivité par nature irrationnelle et changeante, qui ne se prête pas à la systématisation, sinon de la manière la plus superficielle" (17). Néanmoins, il faut bien essayer ; voici ce que cela donne (également de l'extérieur vers la profondeur) :

- la persona : comme l'indique exactement l'étymologie, c'est le masque que porte l'individu parmi ses semblables (curieusement, il y a *une* persona alors que chacun de nous dispose manifestement de toute une panoplie de masques) ;

- le moi : il chevauche les deux domaines du conscient et de l'inconscient ;

- ce que Jung appelait sa boussole : les quatre fonctions du moi conscient, opposées deux à deux (sensation/intuition et pensée/sentiment), dont l'assemblage détermine les "types psychologiques" ;

- l'ombre : cette partie inconsciente du moi, de connotation éthique et négative, est particulièrement difficile à décrire car dotée de propriétés mixtes ou contradictoires ;

- le couple virtuel animus/anima qui vaut à chacun de nous de détenir l'inconscient du sexe opposé. Cette personnifi-

cation croisée, l'une des notions les plus popularisées du système jungien, est néanmoins beaucoup plus subtile que la pulsion sexuelle de l'autre système. Rappelons que l'anima, transmise par la mère, est faite de sentiment, d'irrationnel, d'intuition et de sensibilité ; qu'elle est très réceptive aux messages de l'inconscient et, à ce titre, sert de médiateur entre le moi et le Soi (voir ci-dessous). Pour sa part, l'animus, transmis par le père, est pétri d'autorité, de courage, de rationalité, d'objectivité, etc. ;

- l'inconscient personnel ;

- l'inconscient collectif peuplé par les archétypes. De ceux-ci, Jung n'hésite pas à dire qu'ils sont à la fois des images et des émotions, que leur origine est inconnue, que ce sont les noyaux dynamiques de la psyché et qu'ils déterminent les comportements tant affectifs qu'intellectuels. Comme on sait, les archétypes se manifestent comme des personnages ou des mythes ou des images ou des gestes ; ils ne sont pas individuels mais constituent un patrimoine commun à toute l'espèce humaine. Les archétypes sont omniprésents ; l'ombre et le couple animus/anima sont des archétypes, et surtout le Soi, archétype qui contient lui-même tous les autres.

- le Soi : c'est à la fois le noyau de la psyché et la totalité de celle-ci, la partie la plus profonde de l'inconscient et la totalité de celui-ci. C'est le guide intérieur et la source des rêves. Jung précise que le Soi, ou Bâ des Egyptiens, n'a pas d'équivalent chez Freud. Cette entité est bien la plus jungienne de toutes, avec ses inconnues vertigineuses puisque Jung la donne comme "inconnaissable" et "aussi distante du moi que le Soleil l'est de la Terre" ¹⁸. (Voir aussi la longue citation p. 95.)

Telle serait une géographie, très simplifiée, du moi (au sens large) selon Jung. Quant aux fonctions, sans exclure celles de l'autre système, il s'en ajoute d'autres, à commencer par le processus spécifiquement jungien de l'individuation par lequel il est donné à chaque individu,

lentement, inconsciemment mais "avec l'aide du moi", de réaliser son unicité. Processus complexe présenté sous divers éclairages tout au long de l'œuvre de Jung, l'individuation doit rompre l'identification de l'homme à son anima ou l'identification de la femme à son animus ; c'est aussi le scellement de la paix entre conscient et Soi (*voir l'encadré précédent*). Parmi les autres fonctions typiquement jungiennes, citons la projection (des tendances d'un individu chez autrui), la contamination (des contenus inconscients entre eux) et l'échange de matériaux (entre conscient et inconscient).

Quant aux voies d'accès à l'inconscient, Jung les partage avec Freud mais en ajoute d'autres comme la mystérieuse synchronicité, coïncidence significative mais acausale, trait d'union posé (par un archétype) entre matière et psyché.

Et je n'ai pas casé la symbolisation, l'introversion et l'extraversion, l'épantodromie, la dissociation, l'inflation, ni les mécanismes compensateurs (le rêve, entre autres) qui assurent l'équilibre d'ensemble !

Un explorateur est quelqu'un qui va le plus loin possible avec les moyens dont il dispose ; nombre d'explorateurs sont même allés trop loin : ils n'ont pas pu revenir pour raconter. Jung porte bien ce qualificatif car il a poussé jusqu'aux confins de l'impossible : rationaliser l'irrationnel. Un de ses biographes l'a supposé plus fou que ses patients. Laissons-le conclure lui-même, dans les tout derniers jours de sa vie¹⁹ ; ces propos sont d'ailleurs sublimes : "Je suis étonné, désappointé, content de moi ; je suis en détresse, déprimé et ravi ; je suis tout cela à la fois et ne peux en additionner la somme... Il n'y a rien dont je sois sûr. Ce que Lao Tseu disait : "Tous ont des certitudes, moi seul reste dans l'obscurité", je le ressens dans mon vieil âge. Le monde dans lequel l'homme est né est un monde brutal et cruel, et en même temps d'une divine beauté. La vie a-t-elle un sens ou n'a-t-elle pas de sens ? Probablement – comme pour toute question métaphysique – l'une et l'autre des deux propositions sont vraies."

* * *

Entre Freud et Jung, il y a peut-être d'abord une différence de point de vue ou d'horizon. Le cadet raconte également dans son *Essai d'exploration de l'inconscient* : "Dans cet échange avec Freud, il m'apparut pour la première fois qu'avant de construire des théories générales sur l'homme et sur sa psyché, il nous fallait d'abord beaucoup mieux connaître les êtres humains réels auxquels nous avons affaire. L'individu est la seule réalité. Plus nous nous en écartons, plus nous lui substituons les idées abstraites sur l'*Homo sapiens*, plus nous risquons de nous tromper." Mais il y a aussi et surtout des différences de fond, en si grand nombre et si caractérisées qu'on peut les présenter en deux colonnes.

Un tel tableau (page suivante) ne peut être qu'une ébauche et un schéma. Ainsi, qu'en est-il du rêve, voie royale de l'inconscient pour l'un comme pour l'autre des deux psychiatres ? "Pourquoi le rêve ne peut-il être clair et direct, dire ce qu'il a à dire sans ambiguïté ?" demande Jung. La réponse de Freud était, en substance : C'est la censure. Le rêve est le gardien du sommeil ! Pour Jung, la forme du rêve est celle des matériaux de l'inconscient (dont il est issu) ; s'il était clair, "le rêve cesserait d'être un rêve", il ne laisse voir "qu'une frange de conscience, comme le faible scintillement des étoiles pendant une éclipse totale de soleil" (20).

Cette schématisation en deux colonnes encourt toutes les critiques, elle expose son auteur au lynchage par toutes les écoles psy, enfin consensuellement réunies ! Certes, Freud n'était pas si dogmatique ni obtus, loin de là ; certes Jung s'est lui-même perdu dans sa symbolique. Mais, sous deux réserves, cet exercice est immensément profitable ; ces deux conditions sont :

- (1) que la totalité des cases n'ait pas été remplie, espérons-le, de manière absurde ;
- (2) que, de manière générale, la pensée et la réalité entretiennent une certaine connivence (un des problèmes-clefs

de la philosophie) et que, en l'occurrence, les conceptions du moi reflètent d'une certaine manière la composition et le fonctionnement de ce moi.

Approches comparées de l'inconscient
chez S. Freud et chez C.G. Jung²¹

	Freud	Jung
• Principe de l'approche	Réductionnisme	Holisme
• Rapports entre conscient et inconscient	L'inconscient est du conscient refoulé.	C'est le conscient qui émerge de l'inconscient.
• Contenu de l'inconscient	Un refoulement d'expériences personnelles, principalement d'expériences sexuelles dans le jeune âge. Négative.	Outre le contenu personnel, une grande partie de l'inconscient dépasse l'individu. C'est "le sol de l'humanité" dont on n'a pas encore mesuré l'étendue ni apprécié la fertilité. Créatrice.
• Action de l'inconscient		
• Fonction du symbole	Le symbole n'est qu'un indice.	Il est l'expression approchée d'une intuition beaucoup plus vaste.
• Névrose	S'explique par le passé du malade (principalement : sa sexualité infantile).	Exprime également un conflit dans le présent.
• Sexualité	C'est un instinct. Elle explique pratiquement tout le psychisme dont elle est la seule énergie.	Ne fournit qu'une vision partielle du psychisme. Elle est davantage et autre chose qu'un instinct.
• Libido	"Manifestation dynamique dans la vie psychique de la pulsion sexuelle."	"Energie psychique".

Ceci supposé admis, la comparaison des deux approches vient de nous enseigner que le moi se manifeste et peut être approché de deux manières opposées ; que les deux approches sont aussi légitimes l'une que l'autre ; que le moi, quelle que soit sa structure s'il en a une, répond à deux logiques – au moins.

Un bon demi-siècle s'est écoulé depuis la disparition des deux explorateurs. Qu'a-t-on trouvé depuis ? Pour simplifier, disons : rien ! Mais tout d'abord, pourquoi n'avoir parlé que de ces deux chercheurs-là ? Parce qu'ils sont immenses. A côté d'eux et après eux, tel aspect a été amplifié ou dénigré, tel coin de voile a été levé ou abaissé. M. Adler a poussé hardiment vers la volonté de puissance ; une école nord-américaine s'est développée sous le nom d'"Ego psychology" (le moi en termes de défense et d'adaptation, un moi se protégeant du Ça, bien propre et bien sociable), école âprement combattue par J. Lacan sur le vieux continent ; F. Dolto a fait reculer l'âge de l'individu à sa petite enfance et à sa vie intra-utérine en même temps que les paléontologues faisaient reculer de millions d'années l'âge de l'humanité ; des bibliothèques se sont remplies ; les obédiences se sont excommuniées mutuellement ; mais on ne peut faire état d'aucune découverte d'ampleur comparable à celles de Freud et de Jung.

Les deux systèmes ont été opiniâtement attaqués. Freud a payé de toutes les manières pour (disons-le gentiment) son obsession sexuelle qui lui a fait perdre de la clientèle, perdre des amis (successivement Breuer, Fliess, Jung, Adler et jusqu'au fidèle Ferenczi au bout de vingt ans), perdre des élèves et voir son influence morcelée en multiples écoles. Jung a pâti de sa largeur de vues, de ses approches mythologiques, spiritualistes ou alchimiques, de son intérêt pour les phénomènes suspects ou sulfureux du "para-normal", de son mythe personnel d'un *unus mundus* où s'unissent matière et psyché. Tous deux ont été accusés (et cette critique refléurit actuellement) de ne pas faire œuvre scientifique. Pour Freud, ce fut un échec professionnel de voir la psychanalyse cantonnée parmi ce que l'on appelle maintenant "les sciences molles" ; de son côté, Jung se défendait bec et ongles de toute tendance romantique ou artistique.

Est-il anecdotique, ou bien significatif (une "synchronicité"...) que ces illustres explorateurs du moi ont été, l'un et l'autre, affligés d'une excroissance pathologique de l'ego dont leurs écrits (ouvrages et correspondance) témoignent à profusion ? Ce moi hypertrophié, chacun des deux l'a investi passionnément et douloureusement dans sa vie et dans son œuvre, comme si, pour voir le moi, il fallait payer de sa personne... C'est à ce prix que la "psychologie des profondeurs" est entrée, bon gré mal gré, dans la pensée et dans la vie quotidienne de l'occidental du XXIème siècle qui se rend chez son psy comme chez son dentiste – non, plus souvent que chez le dentiste.

Mais vraiment... *rien* trouvé d'autre depuis un siècle ? Cette question est très grave car on ne connaît aucune science qui n'ait progressé pendant une durée semblable. De deux choses l'une :

- ou bien la psychanalyse en tant que science est allée aussi loin qu'elle le peut dans la connaissance du moi, il ne lui resterait que la possibilité de perfectionner ses techniques d'exploration, de continuer de démêler les fils,

- ou bien la psychanalyse n'est pas une science mais une théorie philosophique.

Epistémologiquement parlant, la question est très intéressante et l'argument de non-réfutabilité brandi par K. Popper pèse lourd. De plus, le débat est devenu affectif, la bataille fait rage à nouveau en France depuis quelques années, on veut manifestement la peau de la psychanalyse. Malheur à qui avancerait que, pas plus que l'on n'a jamais vu l'inconscient, on n'a vu davantage la gravitation ni la piézo-électricité.

Dans les deux cas, la psychanalyse, pourvu qu'elle ne soit pas appliquée de manière réductionniste, constitue un authentique humanisme qui, tout en nous dévoilant un territoire de nous-même jusque-là ignoré, nous procure un

jeu de clefs pour l'explorer. Humanisme aussi pour deux autres raisons, au moins.

Tout d'abord, "nous ne croyons plus qu'il faille séparer nettement santé et maladie, gens normaux et nerveux, ni que les traits névrotiques doivent être considérés comme preuve d'une infériorité globale" : c'est du moins ce que concluait Freud de son étude sur Léonard de Vinci²², un patient dont la réputation n'est plus à faire (au point que l'on commence à la dire surfaite, ceci est une autre histoire).

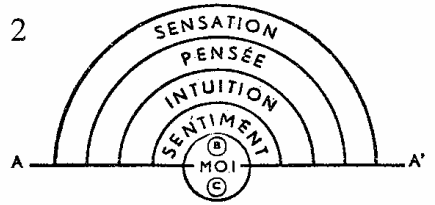
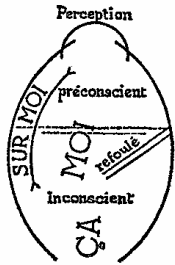
D'autre part, la crainte d'un déterminisme absolu de nos comportements et pensées se trouve dissipée. La même étude concluait que, "entre "les nécessités et les hasards [...], il faut reconnaître un degré de liberté qu'on ne peut plus réduire psychanalytiquement".

Légende de la figure ►►►

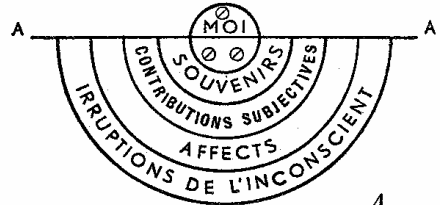
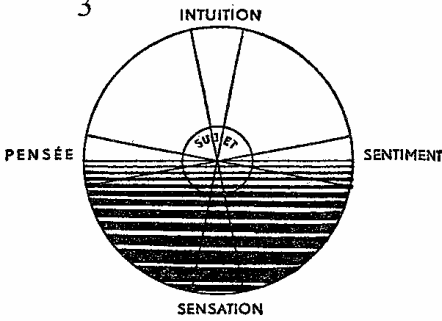
1. "Structure de la personnalité psychique (l'espace occupé par le Ça devrait être infiniment plus grand que celui occupé par le moi ou par le préconscient)." In S. Freud, *La personnalité psychique*²³.
2. Les quatre "fonctions primordiales" du moi conscient, selon Jung. La partie C, sous la ligne AA', est inconsciente et s'identifie peut-être à l'"ombre".
3. Les mêmes fonctions, opposées par paires. "Sujet" désigne aussi le moi.
4. Le "monde obscur". Dans le cercle du moi, le petit cercle barré (haut) et les deux petits cercles barrés (plus bas) représentent les tendances à l'extraversion et à l'introversion respectivement.
5. Autre représentation, en quatre zones, de la psyché selon Jung :
A : La conscience (1 Sensation. 2 Pensée. 3 Intuition. 4 Sentiment.)
B ou 5 : "Transition" ou "seuil faisant passer le moi du monde extérieur au monde intérieur", également désigné comme "le moi", "la volonté" et "le complexe du moi".
C : "Le moi lui-même" (6 Souvenirs. 7 Contributions subjectives. 8 Affects. 9 Irruptions).
D : "Zone centrale" (10 Inconscient personnel. 11 Inconscient collectif). Le cercle D n'est pas explicité.

Ces quatre figures (2-5) in C.G. Jung, *L'homme à la découverte de son âme*²⁴ ; dans l'ordre où Jung présente ces schémas.

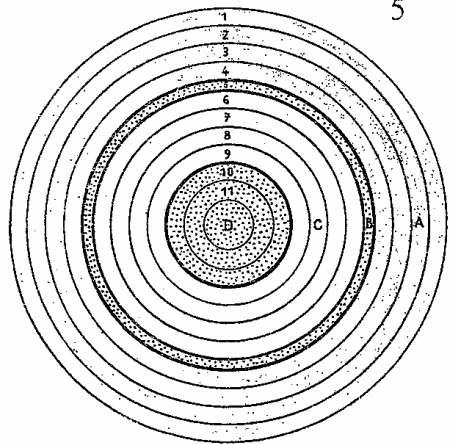
6. "La psyché [selon Jung] peut se comparer à une sphère, avec une zone brillante à sa surface (A) qui représente la conscience. Le Moi constitue le centre de la zone [...]. Le Soi constitue toute la sphère (B) ; ses processus régulateurs internes produisent les rêves." In M.-L. von Franz, *Le processus d'individuation*²⁵.



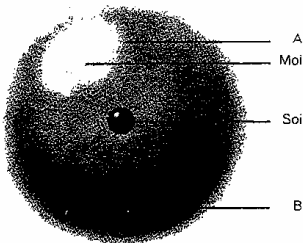
3



5



6



Pour les enfants

- Freud a fait découvrir à l'homme, qui n'habitait jusque-là qu'un appartement, la cave et le grenier.
- Jung a ajouté un jardin et, de plus, disposé des antennes multi-directionnelles permettant de communiquer avec tout l'univers, avec tout le passé et peut-être avec l'avenir.
- Les recherches de ces deux psychiatres, surtout le premier, ont beaucoup secoué le monde (comme l'avaient fait, dans d'autres domaines, celles de Copernic, de Colomb, de Darwin, etc.). Désormais, l'homme ne peut plus se regarder comme avant : il se sait composé de plusieurs couches plus ou moins inaccessibles mais au moins un peu accessibles : si l'on creuse, on a des chances de trouver quelque chose en dessous.
- Le moi fonctionne sur plusieurs dimensions. Quand deux moi (deux personnes) se rencontrent, ils n'obéissent pas nécessairement aux mêmes règles de jeu.
- Les successeurs de Freud et de Jung ont écrit de savantes compositions sur leurs maîtres respectifs, ils ont beaucoup bataillé en mettant l'accent sur telle ou telle dimension mais sans rien découvrir d'aussi colossal que ce qui vient d'être rapporté ici.
- Surtout, si l'on vous dit que vous êtes des pervers polymorphes, ne faites pas attention. (De même que si les grandes personnes installent dans leur tête tout ce que le docteur Freud a cru trouver chez ses patients, pauvres grandes personnes, ça ne va pas les arranger !). Si nécessaire, répondez comme vous vous le dites souvent entre camarades : "C'est celui qui le dit qui l'est !".

Le moi des bouddhistes

Par ignorance, penser *je* au regard des cinq agrégats vides dits "appropriation", cela est l'orgueil de la pensée *je*.

Nagarjuna²⁶

Ce que nous appelons "Je" n'est qu'une porte battante qui va et vient quand nous inspirons et quand nous expirons.

S. Suzuki²⁷

Pourquoi ce chapitre ? S'agit-il de plonger dans ce monde interlope "entre science et religion" où la louable quête d'une pensée unifiée conduit à confondre tous les repères ? Y aura-t-il ensuite un chapitre sur le moi des mathématiciens, puis un autre sur celui des pêcheurs à la mouche ?

C'est pour une raison toute pragmatique qu'un tel chapitre s'impose ici : le bouddhisme – peut-être faut-il mieux dire : l'ensemble des courants bouddhistes – constitue la plus longue série de recherches sur le moi dont puisse disposer l'humanité : un édifice intellectuel vieux de deux mille cinq cents ans pour le moins, davantage si l'on prend en compte le terrain védique préexistant ; des bibliothèques entières, en dépit de tout ce qui a pu être brûlé quand le désaccord tournait à l'affrontement. De plus, la question du moi est omniprésente dans toutes les écoles de pensée bouddhistes, elle est "centrale" parmi toutes les interrogations sur l'être, la vacuité, l'illusion, la libération, l'éveil, sur la nature d'un éventuel esprit absolu. Voilà le pourquoi de ce chapitre, bien que d'autres traditions philosophiques

ou religieuses se préoccupent aussi du moi, à commencer par l'hindouisme ; chronologiquement et non exclusivement : stoïcisme, christianisme, sikhisme, soufisme...

Nous Occidentaux estimons avoir bien compris, depuis qu'on nous le rabâche sur tous les modes, en quoi consiste le moi bouddhique : en un mot, une illusion ! Des lectures à peine poussées, car il existe des dizaines d'excellentes introductions sur le sujet²⁸, nous montrent que ce terme "illusion" n'est pas un mot en l'air. Nous apprenons alors la juxtaposition ordonnée des cinq agrégats (*skandhas*) ; attention, cette taxinomie est originale, elle bouleverse nos habitudes tant elle semble hétérogène :

- la matière ou forme (*rupa*), composée des quatre éléments et des organes des sens, ceux-ci au nombre de six et non pas cinq car s'ajoute un sens mental qui est l'organe de la pensée,
- la sensation (*vedana*),
- la perception (*samjna*), parfois présentée conjointement à la précédente,
- les formations mentales ou concepts ou représentations (*samskara*),
- les consciences (*vijnana*) et non la conscience car il y en a six, autant que de sens.

Cette énumération est si sommaire qu'elle peut paraître caricaturale mais il ne s'agit ici que d'un rappel. Ajoutons seulement que les cinq agrégats, loin d'être seulement disposés côte à côte, reflètent une architecture savante, s'étayaient mutuellement, résultent d'une édification progressive. Ce développement est dûment décrit par les érudits²⁹ mais, à la différence des modèles de développement ontogénétique professés en Occident depuis Piaget, il ne repose aucunement sur l'observation, encore moins sur l'expérience.

Et nous avons bien retenu que, cette illusion d'un moi propre, permanent et autonome étant la cause de toutes les souffrances, la tâche est de s'en débarrasser ; qu'ainsi s'obtient l'Eveil. Le Bouddha l'a prêché inlassablement, par exemple dans le *Dhammapada*³⁰, l'un des plus anciens et des plus estimés recueils des paroles du maître : "J'ai des enfants, j'ai des richesses : ainsi pense l'insensé, l'esprit confus. Soi-même, on ne se possède pas, encore moins les enfants et les richesses. [...] Celui pour qui toute pensée de moi et de mien, en cette vie éphémère, n'existe plus, qu'aucun souci ne trouble, celui-là est appelé à bon droit un *bhikkhu* [moine mendiant itinérant, maître de lui, promis à l'éveil]".

* * *

Or, indépendamment de l'adhésion que chacun de nous peut donner ou refuser à ce précepte, force est de constater que la dissolution d'un moi réputé illusoire n'est pas, intellectuellement, satisfaisante. Disons-le crûment : ça cloche ! ça cloche à tout propos. Tentons d'ordonner quelques points d'achoppement.

- Quand Bouddha, s'adressant à ses premiers disciples dans le Parc des Gazelles, leur conte comment il vient de se libérer, *qui s'est libéré, qui donc a libéré qui ?* Et quand, à l'âge de 80 ans, il prend congé de la foule de ses adeptes, *qui prend congé ?* Entre ces deux événements, l'Eveillé tiendra nombre de propos déroutants. Ainsi, comme on lui demandait si, après avoir reçu l'illumination, il conservait une impression d'ego : "Oui, je continue à avoir cette idée égocentrique" (³¹).

- De l'Inde au Japon, tous systèmes religieux ou philosophiques réunis, on rencontre plusieurs définitions de la Voie du milieu (ou Voie moyenne, ou Chemin du milieu, etc.) et, dans le bouddhisme lui-même, il s'en trouve deux ! La première, mentionnons-la pour mémoire seule-

ment : se tenir à mi-distance des passions et de l'ascèse. C'est la seconde qui vient ici nous troubler singulièrement. La voici, extraite d'un recueil du premier siècle, le *Samyuktâmagasutra* ⁽³²⁾ : Comme ses disciples le tannaient, une fois de plus, pour savoir s'il y a un soi ou s'il n'y en a pas, Bouddha résuma : "Si je disais qu'il y a un soi, je tomberais dans la conception éternaliste ; et si je disais qu'il n'y a pas de soi, je tomberais dans la conception nihiliste. Quand le *Tathâgata* [le Réalisé] enseigne la Loi, il écarte les deux extrêmes et se conforme au Chemin du milieu. Puisque tous ces phénomènes disparaissent, ils ne durent pas, mais parce qu'il y a continuité, ils ne sont pas anéantis".

▪ "Si l'on tient à soi-même, on doit se mettre soi-même sous bonne garde. [...] Quand on s'est pleinement dompté, on peut alors diriger les autres. [...] On est soi-même son propre maître : quel autre maître pourrait-il y avoir ? Quand on sait bien se dompter, on dispose en soi-même d'un maître qu'il est rare de trouver" (Extraits du même *Dhammapada*³³).

"Le soi de celui qui s'est vaincu lui-même et a obtenu l'apaisement demeure concentré en parfait équilibre entre les contraires [...]" (La *Bhagavad Gîtâ*³⁴).

S'il est si difficile de se vaincre, mais puisque certains y parviennent, *qui* est alors le vainqueur ?

▪ "Qu'on s'élève soi-même par soi-même ; qu'on ne se plonge pas soi-même dans l'abîme, car on est à soi-même son allié, à soi-même son ennemi. Celui-là est à soi-même son propre allié qui a triomphé de lui-même par lui-même. Mais on se comporte envers soi-même comme un ennemi quand on est aliéné de soi-même, à la façon d'un ennemi." (La *Bhagavad Gîtâ*³⁵).

Si le moi se partage entre ami et ennemi, et si ce dernier est dûment identifié (à l'illusion), *qui* est cet ami auquel il incombe de vaincre l'ennemi ?

Vous remarquerez que, si l'on décompte attentivement, chacune des deux propositions ci-dessus implique trois intervenants : l'allié, l'ennemi... et le soi !

▪ Si les actes de chacun sont comptabilisés, de par l'inéluctable loi du *karma*, au fil des vies et au fil des *kalpa* (cycles cosmiques), sur quels comptes sont-ils inscrits ?

▪ Il y a aussi ces innombrables discussions entre moines. Elles sont contemporaines des fragments présocratiques et des dialogues platoniciens, elles sont aussi annonciatrices aussi de la scolastique de notre Moyen-Age. Le lecteur reste perplexe. En voici un seul exemple, emprunté à Nagarjuna encore³⁶ : "Les agrégats ne sont pas le soi, ils ne sont pas en lui, il n'est pas en eux, n'est pas sans eux, il n'est pas mêlé aux agrégats comme le feu et le bois ; par conséquent, comment le soi existerait-il ?".

La dernière citation, souvent commentée, semble se contredire car, en dépit de son dernier segment, elle laisse envisager l'existence d'un soi distinct des agrégats, Alors ? Voyons ce qu'en dit une exégèse qui fait autorité, celle de Guièltsap Darma Rintchen vers l'an 1400 (même référence) : "Une analyse [des cinq points ou postulats] montre que la personne n'est pas distincte des agrégats [*c'est moi qui ajoute les numéros*] : (1) Les agrégats et le soi ne sont pas un, car s'ensuivraient notamment les fautes que le soi serait multiple, le souvenir des vies passées impossible, etc. (2 et 3) Le je et les agrégats ne sont pas dans une relation de contenant et contenu. (4) Le soi n'existe pas isolément et n'est pas observé en l'absence des agrégats, car on le considèrerait alors muni de leurs caractères en leur absence. (5) Enfin, le soi et les agrégats ne sont pas mêlés comme le feu et le bois, c'est-à-dire qu'il n'est pas inexprimable comme unité ou altérité étant donné qu'un phénomène ne peut être que l'une ou l'autre. Envisagé

selon ces cinq aspects, le soi n'existe pas selon sa nature propre."

▪ Enfin, quelles que puissent être la nature et la quintessence de ce moi (on peut même renoncer à la question en la déclarant "sans objet"), le bon sens nous dit qu'il y a là une nécessité biologique ! Nécessaires sont, en effet, les instincts de survie et de perpétuation de l'espèce, nécessaire aussi la capitalisation de l'expérience par tout individu. Nécessité biologique et même, si ce mot a un sens, réalité biologique !

* * *

Où gît donc le lièvre, où est l'erreur ?

Il faut ici mettre en cause la transmission entre Orient et Occident, il faut envisager que nous ayons recueilli une version simplifiée ou partielle de la philosophie bouddhique, selon un processus non pas courant mais universel dans les échanges inter-culturels. Peut-être la déformation a-t-elle été intentionnelle ou, du moins, "involontaire" au sens de : inconsciemment dirigée ? Car il était plus aisé de rejeter cette philosophie déconcertante, voire malpensante, en la présentant comme nihiliste. Le tibétain Traleg Kyabgon, émigré en Australie, fait une remarque en ce sens : "Un grand nombre de concepts et de façons de réfléchir avancés par le bouddhisme sont compris de manière totalement négative ici, en Occident. Même le mot *nirvana* a pris une connotation négative, prenant le sens d'une espèce d'extinction, d'annulation. L'impermanence et la vacuité étant interprétées de façon si négative, il n'est pas étonnant que le bouddhisme soit considéré par beaucoup comme une religion pessimiste"³⁷.

Toujours est-il qu'un débat, pluri-millénaire à l'Est, est occulté à l'Ouest ou bien l'était jusqu'à une date très récente. On peut le formuler en quelques mots : que reste-t-il du moi quand on en a retiré l'illusion ?

Atman désigne la respiration, l'essence de l'être, l'esprit, le soi. *Anatman* est peut-être apparu ensuite (un spécialiste dirait quand), introduit par les bouddhistes dont il constituait la pomme de discorde avec le brahmanisme antérieur et aussi avec le jaïnisme qui s'édifiait parallèlement au bouddhisme. L'*anatman* ou non-soi, il semble que l'on en parle de plus en plus ; un colloque récent révèle des divergences manifestes (voir encadré, un peu plus loin).

Dans la logique négativiste de Nagarjuna³⁸, "ni soi ni non-soi ne sont appréhendés comme vrais. C'est pourquoi le Grand Puissant a rejeté les vues d'un soi et d'un non-soi". Or ceci se passait vers l'an 200 de notre ère et atteste de l'ancienneté du débat. Une telle position dramatise le problème, en quelque sorte, car s'il n'y a ni moi, ni non-moi...

Une hypothèse de plus en plus considérée est qu'il reste bien quelque chose après l'illusion. Un autre lama défend ce point de vue dans les termes suivants : "Même lorsque la conscience [d'un individu], par la destruction de toutes les limitations (ou en ne s'identifiant plus avec les limitations individuelles), s'est élargie à la dimension de la conscience tout-embrassante, elle conserve le caractère de sa position ou de son point de départ, comme celui d'un centre particulier d'expérience. [...] Notre propre et plus intime nature, correctement comprise et libérée de l'illusion de l'ego, se révèle comme une modification et comme la révélation et l'incarnation conscientes de la loi universelle (*dharmakâya*), de l'harmonie des forces universelles, vivant et continuels processus d'accord et d'assimilation réciproques [...] (Anagarika Govinda³⁹).

Plus récemment, le lama tibétain et australien Traleg Kyabgon cité plus haut⁴⁰ prend une position plus avancée : "Pour un bouddhiste, atteindre l'état de plein Eveil – au terme d'un long parcours, certes – ne signifie nullement son extinction sur les plans physique et mental. La description même de l'état éveillé comporte toujours le double aspect "corps-esprit". Il est dit qu'au final, après

avoir transcendé l'impact de l'ego et réalisé l'état du non-soi, un être éveillé, grâce à sa sagesse et à sa compassion infinies, continue à assumer une présence physique. Celle-ci lui permet alors de rester en interaction avec les êtres vivants, et d'agir pour le bien de tous les êtres. A un état mental "éveillé" est associé un état physique. Nous sommes loin de la connotation de néant qu'a prise en Occident le terme *nirvana*. [...] A ce stade, loin de toute idée d'anéantissement, est célébrée une union particulière ; celle de l'immanence et de la transcendance".

* * *

Ainsi le bouddhisme propose-t-il un système incroyablement élaboré. Le bouddhisme aurait pu faire découvrir le moi à l'Occident si celui-ci n'avait pas lui-même... si tardivement (XIX^{ème} siècle) découvert le bouddhisme.

Il faut souligner que ce système est totalement et exclusivement intuitif, conceptuel, imaginaire. L'absence de toute donnée d'observation est déroutante ; c'est, tout au plus, par la parabole que des références sont parfois faites à l'expérience quotidienne.

D'autre part, même sous cette limitation si cruciale, la conception, *les* conceptions bouddhistes du moi ont leurs failles – tout comme les dogmes chrétiens ont leurs "mystères" – et c'est sans doute pour cette raison que la littérature monastique est si profuse. Comme tout courant de pensée, le bouddhisme est héritier d'autres courants et il a dû composer avec les aspirations psychologiques du temps et du lieu. On peut donc rencontrer dans ce système, tout simplement, des contradictions, contradictions qui traduisent des convergences imparfaites, voire des compromis. Il faut à ce sujet lire Albert Schweitzer⁴¹ qui, malgré son point de vue typiquement occidental (l'Inde, c'est la vision négative du monde, à l'opposé de la nôtre !) sait présenter l'évolution des idées dans toute sa dynamique.

Il n'y a pas de moi mais il y a un non-moi ?

*Extraits de quatre communications à un colloque :
"Regards croisés sur le moi.
Traditions orientales, traditions occidentales" (42).*

▪ L'un des points les plus problématiques concerne le Moi lui-même, l'*âtman*, qui se trouve au centre de toute la pensée brahmanique et que le bouddhisme semble évacuer d'un revers de main, en le réduisant à n'être qu'une simple "construction mentale". Mais alors, "qui" parvient à l'éveil ? "Qui" chemine jusqu'à cet Eveil ? "Qui" subit les conséquences, heureuses ou malheureuses, de ses actes ? La question en Occident, aujourd'hui, fait toujours long feu.

(Trottignon : "Ceci est moi, ceci est mien. Les mille visages du bouddhisme ancien")

▪ Il convient d'être plutôt prudent quant à cette notion, tellement il est fréquent d'entendre l'idée du non-soi se traduire par "non existence du soi".

Dans les premières prédications du Bouddha [sans références], on trouve déjà la remarque selon laquelle la non existence de l'ego est une vue extrême, au même titre d'ailleurs que la conception d'un moi ayant une existence inhérente. Le Bouddha a en fait rejeté ces deux vues diamétralement opposées, qualifiant ainsi son enseignement de "voie du milieu". Les deux vues extrêmes écartées sont donc les suivantes : celle considérant le soi comme n'existant pas du tout – on parle alors d'une vision nihiliste –, et celle d'un soi qui tirerait une certaine essence inhérente de lui-même, un soi métaphysique en quelque sorte – cette dernière est dénommée "vision éternaliste".

[...] Dans le bouddhisme, lorsqu'il est question du non-soi, cela ne signifie pas qu'il n'y ait pas de soi.

[...] La compréhension du non-soi des phénomènes ne doit pas s'éloigner d'un iota de la position médiane, chère au Bouddha. Nier en bloc la réalité des phénomènes et leur appartenance revient à annihiler le monde empirique ; c'est se faire piéger dans la vision extrémiste propre au nihilisme. Par contre, croire fermement en une essence inhérente, en une indépendance de tous les phénomènes, comme s'ils se suffisaient à eux-

mêmes, constitue une autre vision extrémiste, celle de l'éternalisme.

(Traleg Kyabgon : "Que se passe-t-il avec l'ego tout au long de la pratique de la méditation ?")

▪ Le non-moi n'est pas une négation du moi mais un état d'être libre du moi. [...] Cet état de non-moi qu'il s'agit de redécouvrir encore et encore n'est pas un état de stupidité. Il est intelligence nous permettant d'agir de la manière la plus juste et belle qui soit. [...] L'ego apparaît [dans les histoires Zen] comme un rapport au monde marqué par l'espoir et la peur, deux brigands qui lui font manquer le présent. [...] Selon un] paradoxe de notre manière de parler [...], le non-ego est un terme négatif alors qu'il est une dimension primordiale d'être. [...] Le non-ego n'est pas juste une absence ; il est une potentialité d'être.

[Hélas, à vouloir être trop clair, on risque de tout replonger dans l'obscurité. Car on lit aussi :]

Une erreur courante consiste à croire qu'il existe quelque chose comme un ego que les bouddhistes cherchent à détruire. En réalité, l'ego n'existe pas et c'est bien tout "son" problème. N'étant jamais certain de son existence, il doit sans cesse lutter pour s'assurer de son territoire, tenter de l'étendre.

(F. Midal : "Le non-ego au sens du Mahayana et du Vajrayana")

▪ Nagarjuna nous montre que le bouddhisme joue aussi avec une autre logique que celle du tiers exclu d'Aristote, c'est celle du tétralemme qui était connue de Platon, et où le tiers est inclus, où une chose peut à la fois être ou ne pas être.

Alors, cette logique pourrait-elle constituer une possibilité d'appréhension de ce qui nous a ici échappé ? L'ego et le non-ego pourraient-ils y coexister ?

(G. Caucheteur : "Conclusion")

Le moi pensant le moi

Moi-même je ne comprends pas tout ce que je suis. L'esprit est-il donc trop étroit pour se comprendre lui-même ?

Saint Augustin⁴³

Presque toujours, pour vivre en repos avec nous-mêmes, nous travestissons en calculs et en systèmes nos impuissances ou nos faiblesses ; cela satisfait cette portion de nous qui est, pour ainsi dire, spectatrice de l'autre.

Benjamin Constant⁴⁴

Il y aurait cent autres épigraphes pour ce chapitre, y compris cette illumination de Rimbaud (allusion délibérée à une œuvre du poète) : "Je est un autre. [...] J'assiste à l'éclosion de ma pensée, je la regarde, je l'écoute". Quand il écrit ceci⁴⁵ en 1871, Rimbaud, qui se trouve aux débuts de sa vie de poète (étymologie : créateur), se présente en spectateur de sa propre pensée. On peut gloser sur les fonctions respectives du "je" et de "l'autre" dans une telle formule mais on n'échappe pas à une dissociation entre quelque chose qui pense et crée et quelque chose d'autre qui le voit penser et créer.

Il n'y a qu'un Rimbaud mais, comme lui en cet instant qu'il fige dans une lettre à un ami, comme lui tout un chacun éprouve quotidiennement, sans s'y appesantir, cette impression de face à face. Or, et c'est apparemment un paradoxe, cette impression coexiste avec, disons, la conviction intime que ce "je" constitue la référence fidèle et constante de toutes nos réflexions, actions et expériences.

ces. Nous vivons vraiment dans l'ambiguïté, nous cultivons l'ambiguïté. Chacun le sait plus ou moins confusément mais seuls ont droit de le dire ceux qui ont pignon sur rue dans la littérature ; outre Rimbaud, Montaigne⁴⁶ : "Moi à cette heure et moi tantôt sommes bien deux", Gide⁴⁷ : "Ce que je sens divers, c'est toujours moi", Cocteau⁴⁸ : "De notre naissance à notre mort, nous sommes une catégorie *d'autres* qui sont reliés par un fil ténu", un personnage de Beckett⁴⁹ : "Je dis *je* en sachant que ce n'est pas moi". Cela conduit, pour qui insiste, à l'auto-fascination. Cela fait tourner la tête, par exemple, à H.-F. Amiel (1821-1881), professeur de littérature et d'esthétique à Genève, auteur d'un célèbre *Journal* de 16 840 pages manuscrites ; dans l'extrait suivant⁵⁰, ne pas rechercher une géographie du moi, ne pas céder à la manie de toujours comprendre car M. Amiel est tout bonnement pris de vertige : "J'assiste à ma propre lanterne magique, mais le moi qui regarde ne s'identifie pas avec le spectacle. Je suis à moi-même l'espace immobile dans lequel tournent mon soleil et mes étoiles". Plus notoire, ce philosophe franc-tireur qu'est Paul Valéry – qui tire de si bon cœur sur les philosophes – a noté dans ses *Cahiers* une foule de choses sans, malheureusement, prendre pour nous la peine de synthétiser : voir extraits, un peu plus loin.

Pourquoi se cramponner à cette illusion d'un moi unitaire quand le quotidien ne cesse, sans que nous l'admettions, de la balayer ? La sacro-sainte formule de Descartes embarrasse par ses attendus métaphysiques mais, sans se hasarder sur ce que "penser" ou "être" veulent dire, le seul fait de se dire que l'on pense ou que l'on est, ne tournons pas autour du pot, s'exprime en chiffres par 2, pas 1. Le seul fait de réfléchir, n'est-ce qu'un instant et sur quoi que ce soit, et, ce faisant, observer le tâtonnement de notre réflexion... : 2, pas 1. Le seul fait, enfin, de se dire "je ne sais pas pourquoi j'ai fait cela"... 2 (au moins), pas 1 ! Alors, pourquoi se cramponner ?

Comme l'a montré le chapitre précédent, l'illusion d'un moi individuel en tant qu'entité cohérente et permanente a été méthodiquement dénoncée par le courant de pensée oriental qui, pour faire très court, va du brahmanisme au bouddhisme zen. Ce corpus contient des devises magistrales et administre des claques retentissantes à ce que nous appelons notre personnalité. Toutefois, on ne dispose pas (sauf erreur) d'une démonstration concrète comme on les aime en Occident : (1) pourquoi se croire "un" ; (2) pourquoi ne le serait-on pas ?

En réponse à la première question, il y a dix ou cent raisons... de se croire un ; en voici au moins huit. Chacune d'elles peut s'exprimer par une sorte de sophisme (en italiques) qui ne résiste pas une seconde à une analyse grammaticale ou logique élémentaire ; l'ordre est indifférent.

(En préalable, il faut évoquer l'aube de l'humanité et la charge symbolique du mot et chiffre Un, son pouvoir magique : commencement et but, homme debout, principe actif, être absolu, création, unification, totalité...)

1. L'individu humain constitue un spécimen unique au sein d'une espèce très répandue sur la Planète (une espèce totalement ubiquiste : qui a colonisé tous les milieux). L'unicité de l'individu est attestée par toutes les sciences modernes, notamment la génétique, l'immunologie et la neurobiologie. De sa "différence", l'individu peut acquérir lui-même la conviction par ses confrontations quotidiennes avec ses congénères. Faisons court : *je suis unique, donc je suis un.*

2. L'individu humain perçoit des informations de son environnement et il en a conscience (il a développé dès son jeune âge la notion d'un monde extérieur). Second cliché : *je suis distinct, donc je suis un.*

3. L'individu humain agit et sait qu'il agit. Il s'est proclamé *Homo faber*. Il réussit avec plus ou moins de succès, ou pas du tout, en ses nombreuses entreprises et s'en aperçoit. *Je me débrouille (ou : je me débrouille mal), donc je suis quelqu'un (ou : je suis un pauvre type)*.

4. L'individu humain pense et sait qu'il pense. Il vit et (seul animal, nous rabâche-t-on, à le savoir. Quelle présomption !), il sait qu'il mourra. Descartes en a tiré la formule la plus sublime et la plus vicieuse de toute la philosophie européenne ; disons ici : *je suis, donc je suis un*.

5. L'individu humain, étant doué de mémoire et de raison, peut se comparer à lui-même dans l'espace et dans le temps et, dans cet exercice, il reconnaît toujours quelque chose. *Je suis durable, je me repère, donc je suis un*.

6. L'individu humain, à l'état adulte, est capable d'une infinité de prouesses psychiques et techniques, mais il exerce en société. Il doit donc être spécialisé, reconnu comme tel et identifiable une fois pour toutes parmi les autres. *Je suis le boulanger, donc je suis un*.

Que se disent deux personnes qui se rencontrent ? "Comment vas-tu ?" Cela peut être expéditif ou bien donner lieu à un véritable échange d'informations sur l'état physiologique et les activités de chacun des locuteurs ; en ce cas, d'ailleurs, la formule de salutations, plutôt que "Comment vas-tu", aura été du genre "Qu'est-ce que tu deviens ?". Dans tous les cas, on s'est flairés et identifiés, chacun s'est rassuré sur sa propre identité car on n'est jamais sûr de rien, tout peut changer d'un jour à l'autre.

7. L'individu humain est doté de connaissance. Or, savoir, c'est savoir des choses et pas toutes les choses. Savoir, c'est savoir que beaucoup de choses vous échappent. Savoir, c'est ignorer et c'est douter. Et que trouve-t-on, qui trouve-t-on entre savoir et ne pas savoir, qui est-ce qui doute ? C'est moi. Et si je doute, c'est que j'existe (dit

Descartes) ! *Et c'est bien d'un moi unitaire et permanent qu'il s'agit puisque, chaque jour ou presque, je retrouve les mêmes problèmes !*

8. L'individu humain est doté de conscience : il sait qu'il sait. Ce point est différent du précédent mais il conforte, indépendamment, la conviction du moi. En une formule mille fois interprétée et travestie car elle veut tout dire et ne veut rien dire, et en un magistral coup de bluff, Descartes a figé, verrouillé, bétonné cette illusion.

Les moi de Paul Valéry

Dès l'aube et pendant des dizaines d'années, Valéry a consigné dans ses Cahiers des éclats de pensée brute. Il consacrait ensuite une partie de la journée, selon les disponibilités que lui laissaient ses charges, à classer et reclasser l'amoncellement des notes. Sur le sujet du présent essai, cela a donné une collection d'environ 150 paragraphes réunis sous un titre commun, "Le moi et la personnalité" (⁵¹) : une collection et non une synthèse. Quel dommage que la méthode de travail de Valéry nous ait privés d'une présentation organisée ! Cet esprit cristallin disait tout devoir à sa bêtise. Eh bien, ce travailleur acharné aurait pu aussi se dire paresseux – et peut-être l'a-t-il dit.

Voici quelques-uns de ces paragraphes ; la (célèbre) ponctuation du maître a été respectée.

Nous sommes sûrs que, quoi qu'il arrive, quelque chose en nous ne changera pas.

"L'homme fait ceci – l'homme fait cela". Erreur. Quelque chose fait cela, et tout l'homme suit, à sa manière.

L'âme et le moi sont contradictoires. L'âme n'est au fond que la personnalité, c'est-à-dire un être de fortune, un résultat de toute expérience, empirique – constitué en idole – cependant que le moi (comme je l'entends –) je le regarde comme une propriété fondamentale de la conscience – un point virtuel au-

quel toute conscience est relative et réciproquement. Ce point n'est pas représenté – mais c'est comme s'il existait qu'à chaque instant se divise et s'ordonne ma connaissance. Il est déterminé par cette division.

Si je me considère, je m'annule.

Il y a des moi plus moi que d'autres.

Il y a quelque chose de terrible à être ce que l'on est.

Si moi est quelque chose, il est rien.

Le "moi" est peut-être une fiction aussi utile et aussi niable que l'éther.

Le moi est le tout dont la personnalité est une partie.

Le Je doit être banni des expressions intrinsèques ou internes. Qui est *je*, quoi est *moi*, dans la "pensée" ? [...puis comparaison avec le jeu d'échecs :] Le Moi est une pièce double, à la fois dans le jeu et hors du jeu, c'est-à-dire Moi – et puis Ψ [psychologie], K [?], Σ [sensibilité].

La vie psychique est un échange incessant entre 2, 3 ou 4 Personnes ou choses.

Le moi est ce qui répond ou peut répondre à n'importe quoi. Ou ce qui est commun à toute réponse.

"L'homme" ensemble de réponses probables.

A travers tous ces points, un doute flotte autour de "un". Que ce mot aussi courant ait tant de fonctions et plusieurs sens ne doit pas être attribué à une faiblesse du langage, ni à une usure excessive, ni à un piège de la grammaire. Ces ambiguïtés nous font toucher du doigt les drames les plus secrets de la Connaissance, les écueils les plus ravageurs de la philosophie ! "Un" peut signifier soit "d'une seule pièce", soit "un parmi d'autres", soit "un seul,

ni plus ni moins", soit "un unique", soit... et ce n'est pas du tout la même chose.

* * *

La seconde question – pourquoi ne serais-je pas un, mais plutôt double ou même multiple ? – est tout à fait embarrassante car les données sont apparemment contradictoires. Y aurait-il un paradoxe ?

Un je suis, certes, car je n'ai pas sept têtes, car mes empreintes digitales me désignent pour toute la vie, car c'est moi qui traverse la rue quand j'en ai décidé ainsi, car autrui me reconnaît dans la foule à la gare comme il me reconnaîtra dix ans après. Mais pour mille autres raisons inspirées d'un aussi robuste bon sens, je suis également multiple et changeant, cela ne demande pas de démonstration. Le critique Sainte-Beuve est bien naïf, ou bien cherche noise à Chateaubriand quand, épluchant les *Mémoires d'outre-tombe*, il déplore "de ne sentir nulle part l'unité de l'homme ni le vrai d'une nature"⁵². Et pour cause ! Bien malin qui a trouvé l'unité d'un homme et sa vraie nature.

— Serais-je donc à la fois un et multiple ?

— Oui, c'est ainsi que cela se présente.

— Comment est-ce possible ?

— Parce qu'il n'y a pas contradiction dans cette coexistence (voir dernier chapitre).

* * *

Se connaître soi-même, comme les sages nous y incitent depuis l'antiquité... Ce n'est pas tant là une maxime que Socrate aurait placée à la base de son système (d'ailleurs, en ces temps bénis, la philosophie ne s'était pas encore séparée ni de la sagesse, ni de la science) mais, surtout, c'est un précepte que Socrate lui-même a puisé

auprès de l'oracle de Delphes*. Faire le ménage chez soi avant d'entreprendre le ménage de l'univers.

Se connaître soi-même : pas du tout un but ni même la clef d'une approche dont les développements extrêmes devaient prendre plus tard les noms d'égotisme et de solipsisme, mais un moyen, mais l'étape préalable à la connaissance. D'ailleurs, quand ils exaltent la nature humaine, les Grecs se placent à l'échelle, précisément, de l'espèce et non à l'échelle de l'individu ; celui-ci n'a d'intérêt, chez eux, que pour autant qu'il illustre les vertus de l'espèce.

Le moi, instrument de sa propre connaissance... Tous les paradoxes se démontent avec un outil approprié mais, que je sache, on n'a pas encore su démonter proprement celui-là. Il fallait être un peu fou comme Nietzsche, ou complètement fou, pour trouver... le contre-paradoxe : "Ce n'est que lorsque l'homme aura atteint la connaissance de toute chose qu'il pourra se connaître lui-même. Car les choses ne sont que les frontières de l'homme"⁵³. Plus connues sont les formules de Wittgenstein "Je suis mon monde" ou "Le sujet n'appartient pas au monde mais il est une frontière du monde" (⁵⁴).

* L'Oracle de Delphes : pas une anecdote, une institution ! Administré par une sorte de consortium pan-hellénique, l'Oracle a régné sur la vie politique du Péloponnèse pendant un millénaire mais il guidait aussi les choix personnels de qui venait le consulter. La Pythie officiait sous les effets euphorisants ou hallucinogènes des émanations géochimiques qui ont été récemment localisées sous les dalles du temple.

Le moi ? Pas de problème !

Tout change en moi sous mon regard et par mon regard. Et l'on voudrait maintenant expliquer comment je me saisis et comment je me reconnais, en ce contenu où le rêve le plus absurde peut rester attaché aux perceptions les plus raisonnables, où la superstition résiste autant que les idées, où tant de souvenirs sont oubliés, tant d'autres décolorés, où tout change enfin par le temps et l'âge. Mais il se trouve que le problème n'a point de sens, et que je n'ai pas à me retrouver, parce que je ne puis me perdre moi-même un seul instant. Toute pensée, confuse ou claire, de doctrine, de sentiment, de chose, de vision, de résolution, d'hésitation, de négation, de doute, de souvenir, de remords, d'espérance, de crainte, vraie ou non, durable ou non, en rêve ou non, a pour sujet constant le Moi, ou pour mieux parler le Je. Quand je voudrais feindre quelque nébuleuse inconnue où je ne sois pas, quelque autre monde séparé, quelque passé avant moi, quelque avenir après moi, le sujet de ces pensées est toujours moi. Je pense tout ce qui est pensé, tout ce qui est et tout ce qui peut être, tout le possible et l'impossible ; c'est pourquoi je ne puis penser que "*je ne suis pas*", comme Descartes a su le mettre au jour. Telle est sans doute la loi suprême de toute logique, puisque n'importe quelle pensée, même absurde, la suppose. Je ne suis qu'un ; car si je suis deux, l'un et l'autre c'est toujours moi ; et quand je me dédouble, il m'apparaît encore mieux que je ne suis qu'un ; car l'un est moi et l'autre est moi. Je reste le même ; car si je suis tel, et puis autre, c'est toujours moi qui suis tel, et puis autre. Je ne saurai jamais que je suis autre, si ce n'est point moi, le même, qui suis autre. De toute pensée je suis le sujet. Toute connaissance, toute expérience forme ainsi un tout avec toute connaissance et toute expérience ; que ce soit passé ou imaginaire il n'importe ; c'est d'abord et ensuite de moi et pour moi. Cette forme liante m'interdit de couper l'expérience, d'interrompre le temps, de penser deux univers. Aussitôt les deux temps sont parties d'un seul temps, et les deux univers sont parties d'un seul univers. Après avoir considéré cette nécessité de logique, au-delà de laquelle on ne peut remonter, puisque l'extravagante pensée de deux Moi fait aussitôt paraître le Moi unique en qui et pour qui ils sont deux, l'illustre Kant pouvait écrire "A ce principe est suspendue la connaissance humaine tout entière."

Alain : *Eléments de philosophie*⁵⁵

Le moi au quotidien

Il est plus aisé de connaître l'homme en général
que de connaître un homme en particulier.

La Rochefoucauld⁵⁶

Tout homme possède une ombre tissée de ses
faits et gestes, de ses désirs et de ses émotions ; et,
sa vie durant, il joue avec elle à saute-mouton.

R. Kherumian⁵⁷

Après avoir dévasté la nature qui l'entoure,
l'homme n'est-il pas en train de dévaster son pro-
pre cerveau ? [Puis, à propos de la consommation
des benzodiazepines dans les pays développés :]
Un adulte sur quatre se "tranquillise" chimique-
ment.

J.-P. Changeux⁵⁸

Il y a plusieurs échelles de temps (plusieurs vitesses, ou régimes, ou périodicités, disons pêle-mêle : échelles) pour vivre et pour penser. Si les forces en jeu étaient périodiques au sens strictement physique (se reproduisant identiques selon des intervalles de temps constants), la vie de l'homme se prêterait à ce que l'on appelle l'analyse harmonique, comme on le fait pour les marées. Essayons de définir ces échelles, même si nous ignorons ce qu'est le temps lui-même.

Pour la vie organique d'un individu de *H. sapiens*, l'échelle prédominante est probablement assez petite. Notre quotidien est tissé de chaînes de stimulations successives (ou parallèles) et il est exposé incessamment

aux sollicitations les plus diverses, tant internes qu'externes et tant déterminées qu'aléatoires ; c'est la vie à court terme. Mais il y a aussi ces ondes longues que l'on appelle, par exemple, "les âges de la vie". Entre les deux, le mois lunaire et toutes ces "périodes" de durée imprévisible qui affectent aussi bien les messieurs que les dames. Enfin peuvent survenir ces lames de fond que l'on appelle maladies, crises, accidents, etc.

Quant à la vie psychique et intellectuelle du même individu, quelles en sont les principales échelles ? Il y en a tout un spectre :

- les périodes ultra-courtes, du centième de seconde à la minute, nées du bombardement continu des stimuli, du clignotement des jonctions synaptiques, de l'activation successive de différentes parties de notre encéphale et de différentes zones de notre cerveau dans le déroulement d'un événement donné. Cette échelle de phénomènes, nous devons en reconnaître l'existence par les données scientifiques (les neurophysiologistes voient tout cela sur leurs écrans) mais elle échappe complètement à notre vie consciente. Seules, dans cette gamme des très courtes durées, nous parviennent les manifestations les plus durables : obligation de "se décider" à tel geste, fatigue dans l'exécution d'un exercice intellectuel, énervement au fil d'une discussion, etc.

- les périodes du quotidien (on n'est pas le même au saut du lit, à midi et en se couchant), de la semaine (tant de gens ne vivent que pour le week-end) et du mois (chez tant d'autres, la vie intérieure est très prosaïquement assujettie aux fins de mois) ;

- les périodes longues liées à cet ensemble de besoins et d'idées qui composent notre personnalité individuelle. Il ne faut qu'une seconde pour dire "je n'aime pas les asperges" ou "je crois en Dieu" mais ces prises de position sont durables sinon définitives ; nous vivons à court terme mais nous pensons à long terme.

Qu'est-ce qu'un "état d'âme" ? On dit aussi : humeurs, dispositions..., *Stimmungen* en allemand, *mood* en anglais. Ces mots et ces notions ne sont pas anodins : en les employant, la sagesse populaire admet que (1) les individus diffèrent entre eux par leur comportement et (2) un même individu peut se comporter différemment face à des circonstances identiques. De plus, la même sagesse populaire attribue implicitement à ces réactions un éventail, une sorte de dipôle aux colorations de joie/tristesse, bonne/mauvaise (humeur), optimisme/pessimisme, etc. ; une généralisation pourrait être de la forme "expansion/contraction du moi". Quant aux causes de cette variabilité, on les suppose – toujours implicitement – soit internes, soit externes ; il revenait à Nietzsche le premier (sauf erreur) de dire, et lumineusement, que les deux registres interagissent :

L'âme cherche à attirer vers elle ce qui lui ressemble, et la masse des sentiments présents presse comme un citron les nouveaux événements qui affectent le cœur. Il n'y a pourtant qu'une partie du nouveau qui s'unit à l'ancien. Il subsiste un reste qui, dans la demeure du cœur, ne trouve rien qui lui soit apparenté, et s'installe par conséquent seul, au grand déplaisir des anciens habitants, avec qui il entre souvent en conflit. [...] Tout ce que l'âme ne peut pas refléter, elle ne le rencontre pas ; comme il est au pouvoir de la volonté de laisser l'âme refléter ou non, l'âme ne rencontre que ce qu'elle veut. [...] Les humeurs viennent donc soit de combats internes, soit d'une pression de l'extérieur sur le monde intérieur. Guerre civile, guerre de deux camps dans un cas ; et dans l'autre, oppression du peuple par une caste, par une petite minorité.

Nietzsche écrivait ceci dans un court essai peu connu, *Über Stimmungen*⁵⁹, à l'âge de 19 ans, ce qui montre que,

pour autant qu'il soit mort fou (un cliché bien sommaire), Nietzsche n'était pas né idiot.

Les métaphores d'une météorologie, d'une marégraphie, d'une géologie, d'une astronomie de l'âme sont vraiment fécondes – il y a de quoi écrire des romans et des poèmes superbes – mais elles rendent compte aussi de l'apparente incohérence de notre cheminement ; elles dissipent un peu son aspect aléatoire si déconcertant ; elles expliquent que le moi paraisse si souvent égaré, comme accroché entre deux branches, désolidarisé de l'environnement et de l'instant ; elles devraient enfin aider les moi en désarroi à prendre leurs distances par rapport aux événements. Ami, avant de te jeter dans la mer, regarde alentour, songe que la vague qui frappe ce rocher est née sur l'océan, à des centaines de milles de la côte !

Pour ce que vaut la dimension temporelle et en supposant que le temps s'écoule sagement du passé vers le futur en passant par le présent, comment le moi se place-t-il en un point donné de cet axe ? Vit-il l'instant ? Il semble que ce soit exceptionnel, tant les poètes et les sages nous recommandent, précisément, de cueillir et d'épuiser l'instant. Non, le moi semble surtout vivre, à la fois, dans le passé et le futur : à la fois pour revivre un souvenir, combler un regret, réparer une erreur, remplir un engagement, nourrir un espoir ; en bref, pour assumer le passé et préparer l'avenir.

Autre mystère des relations du moi avec le temps : cette intermittence qui intriguait déjà Maine de Biran quand il se demandait, tout simplement, où il est lui-même quand il dort et comment il peut se retrouver à son réveil.

Faut-il conclure de ces diverses considérations que le moi est, fondamentalement, intemporel ? Non, plutôt que, si l'on savait ce qu'est le temps, on saurait mieux ce qu'est le moi.

* * *

"Le genre humain, considéré depuis son origine, paraît aux yeux d'un philosophe un tout immense qui, lui-même, a, comme chaque individu, son enfance et ses progrès", disait le ministre Turgot, économiste et philosophe⁶⁰. Et connaissez-vous cette puissante image de Bergson dans *L'évolution créatrice*⁶¹ ? "L'humanité entière, dans l'espace et dans le temps, est une immense armée qui galope à côté de chacun de nous, en avant et en arrière de nous, dans une charge entraînante [...] ?"

Ce que Turgot et Bergson disent de l'humanité entière, on peut le dire de l'individu humain. Le moi parcourt son petit bonhomme de chemin, du matin au soir et de la naissance à la mort, aux côtés de ses sensations, de ses idées, de ses souvenirs, de ses aspirations, de ses projections. Cela fait beaucoup de monde à galoper ou traîner à l'avant et à l'arrière et, dans cette caravane, on ne reconnaît évidemment ni passé ni futur, il serait trompeur de rechercher un repère de cette sorte ; la poussière masque l'horizon. Merci à M. Bergson de donner à cette équipée une dimension conquérante.

* * *

Il est des étymologies pleines d'ironie ; plus que cela, certaines semblent avoir comme fonction de monter la garde pour nous rappeler la double nature ou la vraie nature des choses... Ainsi la "personnalité", étymologiquement, est tout le contraire d'une personnalité, c'est un masque !

A l'origine, πρόσωπον (prosôpon) : face, figure, front d'une armée, masque, rôle de théâtre et (tardivement, à Rome) image des ancêtres. Ou bien les Etrusques ont emprunté ce πρόσωπον aux Grecs sous la forme de "persu", puis l'ont cédé aux Latins, ou bien ceux-ci se sont servis directement.

Il y avait, paraît-il, 76 prosôpa à la disposition des acteurs dans les coulisses d'un théâtre grec. Aujourd'hui, de

combien de masques chacun a-t-il besoin pour jouer, vis-à-vis de lui-même et vis-à-vis des autres, les divers rôles de sa vie, pour donner la comédie ou la tragédie, selon les programmes ? "Le maire et Montaigne ont toujours été deux, d'une séparation bien claire" note l'intéressé dans ses *Essais*⁶². En fait, chacun dispose d'un grand nombre de masques, et plus encore qu'il ne croit. Par exemple, il ne suffit pas d'un masque de père car cette fonction incarne, selon les circonstances : l'autorité, la confiance, l'amour, la décision, la prudence, le savoir de référence, l'amicale connivence, la loi des ancêtres, le balancier de l'avis maternel, le dépanneur, l'inhibiteur, l'obscurantisme, etc. Il y a, en fait une infinité de masques, de même que l'expression d'un visage n'est jamais la même.

Mais de son étymologie grecque au sens moderne d'un mot, le chemin peut être long ; il peut devenir une piste oubliée. On ne pense plus du tout aux masques antiques quand on parle aujourd'hui de personnalité – au contraire puisque la "personnalité" veut désigner la réalité profonde de l'individu au travers des circonstances, ce qui le rend unique, semblable et fidèle à lui-même dans le temps et dans l'espace ("Ah, celui-là, il n'a pas changé, c'est toujours le même !"). Cependant, ce sens moderne revêt des acceptions bien distinctes : le comportement d'un individu en société ; l'ensemble de ses "qualités" et de ses "défauts" ; le degré d'affirmation de soi qu'il extériorise ; la manière dont il assume la somme de ses expériences... Sans doute tous ces sens sont-ils justifiés, à la condition de ne pas s'en tenir dur comme fer à un seul d'entre eux et lui octroyer l'exclusivité : la personnalité, c'est un peu tout cela.

Les psychologues ont édifié de nombreuses "théories de la personnalité". (On vous fournit une clef, voire un passe-partout, et c'est garanti : vous n'aurez plus de problèmes ni avec vous-même, ni avec les autres !) Il est remarquable que ces théories peuvent se répartir en deux catégories ou

entre deux tendances dont les noms ne sont autres que ceux que j'ai avancés à propos du moi des psychanalystes : réductionnisme d'une part, holisme de l'autre. Ici, on trouvera d'un côté les théories béhavioristes, qui cherchent à réduire la personnalité à un certain nombre de comportements*, de l'autre côté les conceptions unifiantes ou intégratives. De cette nouvelle constatation, tirons la même conclusion : dans la mesure où les théories et les phénomènes entretiennent une certaine connivence... (etc.), la personnalité se manifeste et peut être approchée de deux manières opposées et aussi légitimes l'une que l'autre...

Qui admet cette ambivalence ne s'étonne plus et ne s'impatiente plus de voir que le comportement d'autrui est à la fois prévisible et imprévisible : prévisible pour autant qu'un phénomène peut se comprimer entre une cause et un effet, imprévisible parce que nous ne pouvons jamais appréhender tout le contexte d'un phénomène ni prévoir toutes ses conséquences. Inversement, qui n'admet pas cela, au moins implicitement, trouve autrui vraiment insupportable.

* * *

Il n'a été question jusqu'ici que du moi que l'on désigne souvent, par une sorte de pléonasmie, comme "le moi intérieur". N'oublions pas pour autant que le moi se délimite *aussi*, se construit *aussi*, évolue *aussi* par rapport... aux autres "moi" et en interaction avec eux. Appelons ce domaine le "moi social". C'est l'américain William James, semble-t-il, qui en a posé les bases dans ses monumentaux "Principles of psychology" en 1890 : "Un individu a autant

* Notons que le béhaviorisme n'est pas une invention nord-américaine, il remonte à l'empirisme anglais et, en France, à Condillac. Selon ce dernier, le moi n'est qu'une sensation posée sur un souvenir... Il y a toujours eu des réductionnistes et il y en aura toujours, ainsi que des holistes.

de moi sociaux qu'il y a d'individus qui le reconnaissent et entretiennent dans leur esprit une image de lui" (⁶³). Postérieurement, au tout début de sa "Psychologie des foules"⁶⁴, Freud accomplit pour l'Europe le même geste fondateur : "Dans la vie psychique de l'individu pris isolément, l'autre intervient très régulièrement en tant que modèle, soutien et adversaire ; de ce fait, la psychologie individuelle est aussi, d'emblée et simultanément, une psychologie sociale".

En Afrique du Sud, une formule d'accueil ou de salutation dit, paraît-il : "J'existe à cause de toi (ou : en fonction de toi)" (la formule originelle est à retrouver).

Dans le 13^{ème} arrondissement de Paris, mon ami Jean-Claude le boucher vient d'être frappé d'un coup de foudre. Je voyais cela sur son visage, je l'interroge, il avoue et précise, dans une si confiante exaltation : "J'ai l'impression de ne pas avoir existé auparavant, de ne pas avoir vraiment vécu. C'est comme si j'avais toujours frappé à des portes et qu'on ne m'ait jamais reconnu".

Une légende amérindienne parle de "l'homme qui marchait seul", Kipling parle du "chat qui s'en va tout seul"⁶⁵.

Dans les questions de baccalauréat, la suivante revient souvent : "Peut-on exister sans les autres ?

Tout est dit dans ces formules. Pour le médecin, psychologue et philosophe Karl Jaspers, le rôle de la communication dans l'accomplissement du parcours individuel devient, à l'extrême, une nécessité : "L'être humain ne se trouve lui-même qu'avec l'autre être humain, et jamais par le savoir seul. Nous ne devenons nous-mêmes que dans la mesure où l'autre devient lui-même, nous ne devenons libres que dans la mesure où l'autre le devient aussi" (⁶⁶).

* * *

Si l'on considère que ce "moi social" inclut, outre les relations inter-individuelles, l'immense ensemble ano-

nyme des contraintes et des sollicitations qu'exerce la société sur l'individu, alors afflue tout un lot de questions.

Des lois tribales du néolithique aux normes européennes, la pression sociale est-elle croissante ? Le moi gagne-t-il en liberté à mesure que les sollicitations se diversifient ? Maintenant que tous les moi de la Planète sont interconnectables (même s'ils ne sont pas tous interconnectés) par l'internet, ces moi vont-ils, en tant que gouvernements individuels, réagir par le libéralisme ou par le protectionnisme ? Les libertés et la liberté..., la mondialisation..., la substitution à la culture familiale, provinciale et nationale d'une culture technologique, publicitaire et multi-nationale invite-t-elle à une dissolution ou bien à une exacerbation des individualismes ? E. Morin⁶⁷ dénonce "le dépérissement des solidarités au profit des égocentrismes" et "l'affaiblissement du Surmoi social" dans les "sociétés individualisées" d'une "civilisation individualiste".

Telles qu'ainsi formulées, ces questions prêtent à tous les lieux communs. Avant de parler d'une mondialisation du moi, il conviendra de définir férocement les prémisses, de délimiter rigoureusement le cadre de chaque interrogation. On s'en est tenu ici à poser la question.

* * *

Il existe un passage tout à fait surprenant de Schopenhauer parmi des notes dont le philosophe voulait faire les bases d'une "eudémonologie", littéralement : étude du bonheur. Cela date de 1829, donc d'une époque où le moi n'était guère enseigné à l'université. Ces notes n'ont été rassemblées et éditées qu'en 1998 sous le titre *Die Kunst, glücklich zu sein*, puis traduites en 2001 : *L'art d'être heureux*⁶⁸. Bien sûr, quand Schopenhauer parle du bonheur, il faut s'attendre à tout car, on le sait bien, cet excellent Arthur ne croit pas au bonheur et il le dit franchement. Comme si l'on pouvait préférer vivre à ne

pas vivre ! Il s'agit seulement de souffrir le moins possible. Le lecteur est souvent rappelé à cette évidence que la souffrance (le réel, le positif) a prééminence sur le bonheur (chimérique, négatif) comme Voltaire l'a écrit au marquis de Florian⁶⁹ : "Le bonheur n'est qu'un rêve, la douleur est réelle". Que ceci soit bien entendu !

Une telle position, qui personnellement me révolte et me consterne, n'empêche pas le maître ès pessimisme de proposer des principes très perspicaces sur la structure et le fonctionnement de la personnalité. Car il s'agit d'un autre niveau de réflexion : on peut construire des ponts sans rien entendre à la théorie de la relativité ; on a découvert des continents en toute ignorance de la tectonique des plaques ! Laissons donc de côté la métaphysique du bonheur et voyons ce que Schopenhauer dit du moi :

Tout ce qui est extérieur est et demeure non-Moi ; l'intérieur, la conscience et son état constituent seuls le Moi, et en lui seul résident notre bien-être et notre douleur.

L'auteur ajoute un "NB" tout aussi important :
Ces concepts de Moi et de non-Moi sont beaucoup trop grossiers pour la métaphysique, car le Moi n'est pas simple : ils ne sont suffisants que pour l'eudémonologie.

Par cette précision en *nota bene*, il est expressément stipulé que le contexte de la proposition précédente est bien celui de la psychologie, pas du tout celui de l'essence ou de la quintessence du bonheur. Cette proposition est donc pleinement recevable ici. Or je la réfute catégoriquement, non sans remercier, comme cela se fait dans les conférences..., non sans remercier très sincèrement M. Schopenhauer d'avoir ouvert le débat.

En effet, la question des limites du moi, sitôt posée (et si tôt : 1829) et sitôt résolue en termes si péremptoirs, demeure aujourd'hui un malentendu et un non-dit de taille colossale. Non, le moi de l'homme n'est pas enfermé dans

son encéphale. Il inclut plusieurs sphères concentriques de relations inter-individuelles, comme on vient de l'évoquer en parlant du "moi social" ; s'il faut des images, prenons celle de la poupée russe ou bien l'archétype des cercles de Ptolémée. Mais il ne s'agit pas d'ajouter seulement un moi social, tant s'en faut ! Dans toutes ses manifestations, le moi déborde sur ce que l'on appelle communément le monde extérieur ; le bouddhisme, comme on l'a vu, a très tôt dénoncé cette "appropriation". Cela se fait par une démarche qui, lorsqu'elle est menée à terme, semble comporter quatre temps : (1) projection, (2) identification, (3) appropriation (4) confrontation-cohabitation. Puisqu'il était question du bonheur : le degré selon lequel chacun de nous ressent le besoin d'accomplir ces démarches et de les mener à terme, le type de cibles qu'il se choisit, ainsi que les succès qu'il rencontre dans ces entreprises, font et défont le bonheur quotidien des hommes et, d'autre part, déterminent les modalités de leurs relations mutuelles. Posons donc :

Moi = "moi intérieur" + moi extérieur

et tout sera plus clair, on pourra commencer à travailler⁷⁰.

Plane en cet endroit la pensée énigmatique de J.G. Fichte (1762-1814), "père de la philosophie moderne" selon le même Schopenhauer. Professeur d'université à trente-deux ans, à cet âge aussi célèbre que Kant septuagénaire (grâce à une machiavélique entourloupe aux dépens du maître), Fichte est mort vingt ans après dans l'anonymat. Il cultivait l'illusion métaphysique d'un "moi absolu" et semble s'être laissé enfermer dans ce qui est bien un sophisme : moi = moi + non-moi, dont il ne s'est pas décollé, telle la mouche sur le fatal ruban de nos anciennes campagnes. Fichte, peut-être un génie méconnu de plus qui, le premier, aurait conjugué deux des plus redoutables casse-tête de la philosophie : le principe d'identité et le moi.

Mais en fin de compte, comment prétendre commander dans sa maison quand on ne sait pas tout ce qui s'y passe ? "Je ne me tiens pas bien en ma possession et disposition. Le hasard y a plus de droict que moy" observait Montaigne⁷¹. Freud est plus sceptique encore⁷² : "Un clown de cirque qui, par ses gestes, cherche à persuader l'assistance que tous les changements qui se produisent dans le manège sont les effets de sa volonté et de ses commandements".

Comment prétendre être cohérent ? "L'homme n'a pas d'individualité. Il n'a pas un grand "Moi" unique. L'homme est partagé en une multitude de petits "moi". [...] C'est la tragédie de l'être humain que n'importe quel petit "moi" ait ainsi le pouvoir de signer des traites, et que ce soit ensuite l'homme, c'est-à-dire le Tout, qui doit faire face. Des vies entières se passent ainsi, à acquitter des dettes contractées par des petits "moi" accidentels." (G. Gurdjieff⁷³).

Comment prétendre être sincère ? "Il n'y a point d'unité complète dans l'homme, et presque jamais personne n'est tout à fait sincère ni tout à fait de mauvaise foi." (Benjamin Constant⁷⁴).

Comment se décider, au fil des heures et des jours, face à la multitude des choix de toutes sortes qui ne cessent de se poser ? Car entendons-nous sur ce que l'on appelle "indécision" : l'indécision, dans ce contexte, ne réside pas en l'ignorance de ce qu'il faut faire mais en l'hésitation entre deux ou plusieurs solutions auxquelles invitent des approches ou des motivations distinctes.

Comment dialoguer entre humains, c'est-à-dire comment un moi peut-il converser avec un autre, quand on ne sait pas, dans ce dialogue, qui parle à qui au nom de qui et dans quel but ?

Eh bien, il y a là, en fait, un grand mystère ; un mystère d'autant plus provocant qu'il n'est guère considéré comme

tel. Et pourtant, au vu de ce que l'on en sait et de tout ce que l'on en ignore, force est de constater le moi ne fonctionne... pas mal du tout !

— Mais alors, me-direz-vous, c'est paradoxal ! cet ensemble que vous nous présentez comme si complexe et si évanescent, comment peut-il fonctionner aussi bien, la plupart du temps chez la plupart des gens ?

— Je vous remercie d'avoir posé la question.

Combien suis-je ?

Voici un tour d'horizon, certainement pas un catalogue exhaustif, des formules que l'on peut trouver sur le marché. Ceci est une sorte d'exercice de style car, comme annoncé au tout début, il n'est pas attendu de réponse.

Un

L'illusion commune. Voir p. 52.

Bergson est catégorique⁷⁵ : "Le moi nous apparaît comme un être indivisible. Il serait absurde de dire que notre moi puisse se scinder."

Double (dans l'ambiguïté de ce terme)

Chez le même Bergson⁷⁶ : d'une part, un moi superficiel qualifié de nombreux termes (pratique, opérationnel, conventionnel, communicant, langagier, impersonnel...) et qui est le moi à usage social ; d'autre part, un moi profond, unique, à la fois constant et jamais le même, qui constitue notre identité personnelle. Le premier est fait des représentations symboliques d'états définis, le second, "concret et réel" (Bergson insiste) est en fusion et organisation permanentes. Cependant, "ce moi plus profond ne fait qu'une seule et même personne avec le moi superficiel".

Double (de même)

Une seule entité à deux faces, l'une subjective et l'autre objective. En anglais et en américain, la "Dual aspect theory" illustrée, par exemple, par J. Eccles et Th. Nagel, exposée en français par J.-N. Missa⁷⁷.

Deux

Le monologue-dialogue quotidien, revu et corrigé par Paul Valéry⁷⁸ : "Un être complexe – qui toujours se croit simple et un – a affaire à un être complexe – qui se croit et qui lui paraît simple et un."

Deux

"Il y a deux moi dans chaque homme : le moi d'habitude et le moi de réflexion." (Condillac⁷⁹)

Deux

"Vous verrez que vous êtes deux. Celui qui n'est pas mais qui prend la place et joue le rôle de l'autre. Et celui qui est, mais si faible, si inconsistant, qu'à peine apparu, il disparaît immédiatement. Il ne supporte pas le mensonge. Le moindre mensonge le fait défaillir. Il ne lutte pas, il ne résiste pas, il est vaincu d'avance. Apprenez à regarder jusqu'à ce que vous ayez vu la différence entre vos deux natures, jusqu'à ce que vous ayez vu le mensonge, l'imposture en vous. Lorsque vous aurez vu vos deux natures, ce jour-là, en vous, la vérité sera née." (Gurdjieff⁸⁰)

Trois

"Le moi se dit *moi* ou *toi* ou *il*. Il y a les 3 personnes en moi. La Trinité. Celle qui tutoie le moi ; celle qui le traite de *Lui*." (Valéry⁸¹).

Trois

Selon les anciens Egyptiens, l'oiseau Bâ qui accepte les offrandes matérielles, l'immortel Alch et l'énergie Kâ.

Trois

Ça, moi et surmoi de la psychanalyse freudienne (voir texte).

Quatre
(?)

Cinq

Les cinq *skandhas* ou "agrégats" hindouistes et bouddhistes qui, dans leur incessante recombinaison, constituent à la fois le moi et l'univers (ce qui est la même chose). Pour le détail, voir "Le moi des Bouddhistes", p. 41 ; les intitulés et l'énumération changent selon les sources. Bien entendu, c'est une illusion de moi qui résulte de cet assemblage.

Cinq, six ou sept

Les couches ou fonctions de la psychanalyse jungienne (voir texte).

Six

"*Deux consciences à gradient inégal de potentialité d'hétérogénéité et deux consciences à gradient inégal de potentialité d'homogénéité s'antagonisent et se contredisent, en même temps que deux infraconsciencess d'inégal gradient d'homogénéité et deux infraconsciencess d'inégal gradient d'hétérogénéité se sous-tendent et opèrent par leurs actions antagonistes et contradictoires et font surgir les deux consciences. Telle est la dialectique générale et complexe des dialectiques de la conscience et de l'inconscience ou infraconscience neuropsychique*". (S. Lupasco⁸², italiques de cet auteur).

La boîte à outils d'Aristote

D'Aristote à la Renaissance, on ne parlait pas du moi (sauf omission) mais on s'intéressait beaucoup à "l'âme". Les philosophes arabes, en particulier, ont entretenu un schéma de plusieurs catégories d'âmes, de forces, de souffles, d'humeurs, de tempéraments et autres, en nombre variable selon les écoles et selon le degré d'omnipotence

attribué à Dieu, chacune des catégories comptant un nombre de composants également variable selon les auteurs.

Un repère pour l'an Mille⁸³ : Avicenne et ses trois âmes (nutritive, émotionnelle, rationnelle) localisées respectivement dans le foie, le cœur et le cerveau. Fonctionnellement, cela donnait trois souffles : naturel, vital et psychique, dans le même ordre. S'ajoutait le tempérament fait de quatre humeurs en proportions hautement variables d'un individu à l'autre.

Plus que cela !

Selon diverses théories de la personnalité.

Dans la rue, l'affiche du film *Dédales*⁸⁴ : "L'individu n'est que la somme des personnalités qu'il abrite."

...et davantage encore

"[...] la psyché n'étant en rien une unité, mais étant faite d'un assemblage de complexes contradictoires."
(Jung⁸⁵)

Exercice :

Une analyse du cas Jekyll-Hyde

Caprices et méfaits de la renommée littéraire ! *L'étrange cas du Dr Jekyll* de Robert L. Stevenson⁸⁶ (1886) ne nous révèle pas seulement que tout homme a de bons et de mauvais côtés, que tout bon bourgeois peut cacher une nature perverse. Le découvreur de *L'île au trésor* n'a pas seulement éclairé les premiers âges de la psychologie en écrivant cette troublante fiction, il s'y révèle aussi comme pionnier de la psychanalyse à l'époque où Freud était encore un jeune neurologue.

Rappelons les faits. Henry Jekyll, né de bonne famille et nanti d'heureuses dispositions, n'en est pas moins partagé entre l'aspiration d'une vie honorable et vertueuse d'une part, le goût des plaisirs de l'autre. C'est la première qui prend le dessus mais le Dr Jekyll n'est pas dupe. Bien au contraire, ayant identifié les éléments de cette dualité, il parvient à la dissocier expérimentalement : une drogue qui, "sans être ni diabolique ni divine, ébranle les portes de la prison" ; et cela marche dans les deux sens ! Dès lors, le bon docteur peut permuter à volonté avec un double : le vil Hyde qui, toutefois, prendra l'avantage comme on le sait. Mais ce conte fantastique est plein de subtilités et d'innovations ; en voici cinq, au moins.

1. Le principe de dualité n'est qu'une simplification : R.L. Stevenson prévoit que l'on découvrira plus tard en tout individu un assemblage de personnalités. " [...] l'homme n'est pas une entité, mais deux êtres de nature distincte. Je dis deux êtres de nature distincte parce que mon savoir ne dépasse pas ce point. D'autres me suivront, d'autres me

dépasseront sur cette même voie, et je me hasarde à prédire qu'il sera définitivement reconnu que l'homme renferme en son âme les qualités les plus diverses et les plus opposées, en un mot, que ce que nous appelons homme n'est en vérité qu'un assemblage de plusieurs êtres." Les derniers mots (un assemblage...) sont ceux de la traduction française mais Stevenson est autrement plus explicite : *a mere polity of multifarious, incongruous and independent denizens*, c'est-à-dire, en collant au très riche vocabulaire de l'auteur : purement et simplement, une république de citoyens de tous poils, inassociables et indépendants.

2. Dualité, donc duplicité au sens premier, mais sans nullement exclure la sincérité. "Quoique d'une duplicité si avérée, je n'étais, dans aucun sens du mot, hypocrite ; car ces deux phases de mon caractère étaient très sincères", raconte le Dr Jekyll dans son dernier message.

3. La lutte est perpétuelle mais le parcours de chaque être l'amène à privilégier une voie plutôt que l'autre. "Ce fut donc la nature exigeante de mes aspirations, plutôt qu'aucun avilissement particulier dans mes désordres, qui me fit ce que j'étais et trancha en moi, plus profondément que dans la majorité des hommes, ces deux provinces, le bien et le mal, qui divisent et composent la double nature de l'homme. [...] Ma vie ayant été, après tout, en grande partie une vie d'efforts, de vertu et de contrainte, le côté mauvais de ma nature avait été beaucoup moins fatigué et épuisé. [...] L'influence de la vie que je m'étais faite ne me laissa infailliblement avancer que dans une direction". Une dynamique toujours à l'œuvre, "une lutte perpétuelle" (*a perennial war*) mais un type préférentiel de comportement. Tout le monde a-t-il bien compris cela ? On peut dire inversement : bien que notre mode de vie accentue tel ou tel penchant, les autres aspirations ne sont pas éteintes. Dans la logique de S. Lupasco, notre vie "actualise" certaines "potentialités".

4. Que les effets de la potion soient réversibles, c'est une chose ; les deux personnalités du couple Jekyll-Hyde ne sont pas pour autant équivalentes. Il y a dissymétrie. Le temps, en psychologie, a une flèche. Jekyll et Hyde font mémoire commune mais le docteur connaît bien mieux le dévoyé que celui-ci ne le connaît. Sur la fin, ils se haïssent mais pour des raisons différentes. C'est Jekyll qui a fait le premier pas vers Hyde et cette initiative lui sera fatale. Et, comme le rappellent les deux derniers mots du conte, cette histoire est celle du Dr Henry Jekyll.

5. De la psychanalyse, il ne manque que le vocabulaire. Stevenson emploie le terme "conscient", il l'utilise aussi dans des tournures négatives, et, une fois au moins, le mot "inconscient" apparaît, qui ne devait pas être encore très répandu en 1886 (*I made this choice perhaps with some unconscious reservations*). Mais la symbolique y est : cette entrée dérobée, derrière le square, qu'utilise Hyde pour pénétrer dans la demeure du docteur ou en sortir, et le coup de talon sous lequel Jekyll écrase la clef de cette ouverture... Et l'on sait par son épouse que R.L. Stevenson a puisé l'inspiration de son conte dans la lecture, qui l'avait tout chamboulé, de l'article d'un chercheur français sur le "subconscient". Qui était ce chercheur ? Peut-être le célèbre Dr J.-M. Charcot à la Salpêtrière, mort en 1893, ou bien P. Janet dont l'étude du cas "Léonie" en 1885 (hypnose et personnalité multiple) avait été très médiatisé.

* * *

Ceci dûment posé, le génial conteur n'a pas tout dit ni tout envisagé, l'âme humaine demeure objet d'étude. On pourrait aujourd'hui commenter, avec l'appui de nouvelles données, tous les points soulevés dans cette oeuvre ; contentons-nous ici de trois.

Les oppositions ou contradictions que l'on peut trouver en chaque être ne se déclinent pas seulement en termes de bien et de mal, de bon et de méchant. L'individu peut être

aussi, consubstantiellement, imaginatif et borné, courageux et timoré, prodigue et tatillon, etc. Entre parenthèses, côté perversité et *pure evil*, le conte de Stevenson nous laisse tout de même sur notre faim : l'épouvantable Hyde n'aura finalement que bousculé une petite fille et assommé un bourgeois à coups de canne (jusqu'à trépas, il est vrai). L'éducation puritaine de l'auteur et le souvenir de son grand-père pasteur l'auront empêché de nous conter par le menu les voluptés de la turpitude.

Le Dr Jekyll utilise un breuvage de sa fabrication, dans la tradition la plus ancienne des "philtres". Depuis Stevenson, les drogues diverses ont suffisamment démontré leur pouvoir à libérer ou altérer la personnalité de l'homme. Mais des méthodes autres que chimiques sont apparues pour accéder à l'inconscient : d'une part des batteries de tests psychologiques, d'autre part toute la psychanalyse !

Enfin, il existe de très anciennes alternatives à l'agent extérieur (drogue, psychologue, analyste) pour pénétrer l'âme humaine : l'introspection, la méditation, les techniques ascétiques...

* * *

L'idée de Robert L. Stevenson était un filon, les réincarnations du bon Dr Jekyll et de l'ignoble Hyde sont innombrables. En fait, le cas Jekyll-Hyde s'avère constituer un authentique mythe au sens antique : une image puissante et immortelle, au point que, face à d'autres récits du même type, la paternité littéraire est souvent impossible à démontrer ; je veux dire que, à moins d'une référence explicite aux deux personnages de Stevenson, on ne peut dire s'il y a inspiration directe ou bien pure convergence d'idées. Dans les deux exemples modernes reportés ci-dessous, la filiation est avérée ; le hasard tombe sur deux physiciens notoires du XXème siècle mais ceci est tout à fait accessoire.

* * *

▪ Le cas W. Pauli (1900-1958), prix Nobel de physique, moins connu comme ami et collaborateur de Carl Jung :

"Telle fut l'ambivalence de Pauli. Dans sa dimension diurne, il fut un physicien systématique capable de sonder exhaustivement les ressources de la tradition physique avant de proposer une idée radicalement nouvelle, comme celle du spin ; il est dans la lignée d'Einstein. L'autre Pauli, nocturne et onirique, s'aventura loin de sa discipline, sur des voies nécessairement spéculatives, conscient qu'il serait incompris de beaucoup de ses confrères. A la *Psychologie de la connaissance* de son parrain E. Mach, il voulut ajouter les profondeurs de l'inconscient. Sa mort prématurée, d'un cancer à 58 ans, ne lui laissa pas le temps de développer ce qu'il appelait la "physique de l'arrière-plan." ⁽⁸⁷⁾.

▪ Le cas E. Teller (1908-2003), l'un des pères et ardents promoteurs de la bombe à fusion :

"Après avoir étudié les nombreuses incohérences et contradictions de sa personnalité, j'en suis arrivé à la conclusion qu'il existe deux Edward Teller. D'un côté, un Teller chaleureux, vulnérable, honnêtement torturé et idéaliste ; de l'autre, un Teller maniaque, dangereux, et surnois. En outre, à l'instar du Dr Jekyll, Teller est pleinement conscient du côté sombre de sa personnalité. Et cette prise de conscience, que l'on devine dans *Memoirs* derrière ses mensonges et son autosatisfaction, justifie l'angoisse existentielle de Teller et lui donne toute sa dimension tragique." ⁽⁸⁸⁾.

Dans les *Memoirs* en question, on lit : "Ce qui motive les individus est toujours difficile à comprendre, y compris pour soi-même".

Ami ou ennemi ?

Je demande la force, non pas pour dominer mes frères, mais pour combattre mon plus grand ennemi, moi-même.

Prière amérindienne⁸⁹

Je n'ai cessé de me fuir comme la peste.

Jean Giono⁹⁰

(Il a été dûment annoncé dans l'Avant-propos que l'on parlerait un peu de tout. Dans ce chapitre, c'est la morale et "la religion" que l'on va côtoyer. Les citations dites religieuses dont il est fait usage sont données comme des repères, en toute indifférence pour les convictions et obédiences qu'elles représentent.)

"Ce moi incertain et flottant", comme l'a présenté Marguerite Yourcenar le jour de sa réception à l'Académie Française, ce moi omniprésent et toujours ailleurs, ce moi si exigeant, aux prétentions si exorbitantes... Son étendue est immense, son sol est imprévisible : d'un instant à l'autre, on passe du roc au marais, on marche "sur le dur" ou bien "sur des œufs". Et quand on croit s'appuyer sur des murs, ce sont des cloisons japonaises, et inversement.

D'où l'idée de museler l'animal ; d'où ce que l'on peut appeler la doctrine du "moi-ennemi", qui semble de tous les temps et de toutes les contrées. "Il n'est pas pire ennemi que soi-même", cela a été dit dans toutes les langues. En Orient : "Le moi est un ami pour l'homme en qui le moi [inférieur] a été conquis par le moi [supérieur] ; mais pour celui qui n'est pas en possession de son moi [supé-

rieur], le moi [inférieur] est comme un ennemi et il agit en ennemi" (*Bhagavad Gîtâ*⁹¹). "Quand nous avons dépassé l'individualisation, alors nous sommes des personnes réelles. L'ego fut une aide, l'ego est l'entrave" (Shri Aurobindo⁹²). Plus à l'Ouest, on ne manque pas de rappeler que la guerre de l'individu contre ses passions est le sens véritable du djihad islamique (ou bien seulement son sens secondaire).

En Occident, Sénèque⁹³ déjà constatait "Je ne suis pas encore un ami pour moi-même". C'est probablement saint Augustin qui, autour de l'an 400, introduit le moi dans la pensée chrétienne mais cette innovation semble sans suite, le Moyen-âge s'intéressera à autre chose. Mais survient, vers la fin de cette période (autour de l'an 1300), maître Eckhart, esprit singulier s'il en est. "Le mot *ego* ne convient qu'à Dieu en son unité" (⁹⁴). Pour ce qui est du petit ego de chacun, ce théologien et mystique prône le renoncement mais, en un endroit de son œuvre, ses directives sont subtiles, pesées, précises. Attention, texte puissant (⁹⁵) !

Non qu'il faille s'échapper de son intérieur, ou s'en détacher, ou y renoncer, mais en lui, avec lui et par lui, on doit apprendre à agir en sorte que l'intériorité se manifeste dans l'opération extérieure, que l'on réintroduise l'opération extérieure dans l'intériorité et que l'on s'habitue à agir ainsi sans contrainte. Car on doit tourner son regard vers cette opération intérieure et agir à partir de là, que ce soit lire, prier ou, s'il convient, accomplir des œuvres extérieures. Si l'œuvre extérieure trouble l'opération intérieure, que l'on suive la voie intérieure. Mais si les deux pouvaient être unies, ce serait la meilleure manière de coopérer avec Dieu.

Pascal a une formule-choc : "Le *moi* est haïssable". Chacun a entendu cela vingt fois mais qu'y a-t-il derrière ? ou plutôt à la suite car Pascal développe sa sentence en

deux paragraphes⁹⁶ dont il faut extraire ici : "Le moi a deux qualités : il est injuste en soi, en ce qu'il se fait centre de tout ; il est incommode aux autres, en ce qu'il veut les asservir". Encore moins connu mais très explicite est le témoignage de l'une des deux sœurs de Pascal⁹⁷ : "Il voulait qu'un honnête homme évitât de se nommer, et même de se servir des mots de *je* ou de *moi*. Ce qu'il avait coutume de dire sur ce sujet est "que la piété chrétienne anéantit le *moi* humain, et que la civilité humaine le cache et le supprime".

C'est une morale à quat'sous que deux grands esprits français ont su remettre à sa place comme il convient, c'est-à-dire par une plaisanterie : Le moi est haïssable ? – "Pas le mien", proteste André Gide. – "Celui des autres", précise Paul Valéry⁹⁸. Aucun de ces propos ne va bien loin. Mais dans la même culture religieuse s'exprimera aussi une négation métaphysique du moi sous la plume de Simone Weil⁹⁹ : "Le moi, ce n'est que l'ombre projetée par le péché et l'erreur qui arrêtent la lumière de Dieu, et que je prends pour un être. [...] Que je disparaisse afin que ces choses que je vois deviennent, du fait qu'elles ne seront plus choses que je vois, parfaitement belles". Cela va, chez le même auteur, jusqu'à une volonté farouche d'auto-destruction : "Nous ne possédons rien au monde – car le hasard peut tout nous ôter – sinon le pouvoir de dire je. C'est cela qu'il faut donner à Dieu, c'est-à-dire détruire. Il n'y a absolument aucun acte libre qui nous soit permis, sinon la destruction du je". Le patriarche Athénagoras¹⁰⁰, au moins, y met de l'humour : "Il faut mener la lutte la plus dure contre soi-même. Il faut arriver à se désarmer. J'ai mené cette guerre pendant des années, elle a été terrible. Mais, maintenant, je suis désarmé."

Le romantisme et la génération maudite ont abondé dans ce sens : "Cet être si odieux que j'appelle "moi", [...] insupportable à moi-même" dit le Fabrice de Stendhal.

Dernière citation, catégorique, définitive : "Le moi n'est pas seulement haïssable : il n'y a pas de place entre un nous et un rien" (Cl. Lévi-Strauss¹⁰¹).

Le moi, ou comment s'en débarrasser, aurait dit Eugène Ionesco... Oui, comment donc s'en débarrasser, et que faire ensuite ?

* * *

Les moyens de se débarrasser du moi, si tel est le but, sont nombreux. Pour parer au ridicule d'une classification, mettons-y un peu d'humour même quand ce n'est pas drôle.

Tout d'abord, rappelons que pour de très nombreux humains, le problème ne se pose pas, tout simplement : ils l'esquivent, consciemment ou inconsciemment. Ils n'ont pas le loisir ou pas la culture ou pas la propension ou pas le goût d'entretenir un dialogue avec eux-mêmes ; ceci pose la question de l'égalité entre les hommes, question-fleuve que j'élude, et celle de l'existence d'une discrimination entre des êtres "endormis" et des êtres "éveillés" ou susceptibles d'éveil, que j'élude pareillement.

Il y a aussi des humains – probablement une minorité – pour lesquels la question ne saurait revêtir qu'un intérêt, disons, académique. Comment cela ? Eh bien, une heureuse nature les dispense de ce besoin de projection identifié dans le chapitre précédent. Ils sont, à la fois, "bien dans leur peau" et bien dans l'univers. Tel est l'état privilégié que décrit – devinez qui ? – Albert Einstein. On connaît à ce physicien illustre un souci métaphysique, lui connaît-on cette sagesse suprême ? Voici donc une nouvelle phrase¹⁰² à inscrire au patrimoine de l'humanité : "Je me sens si solidaire de tout ce qui vit qu'il m'est indifférent de savoir où l'individu commence et où il finit". Cette paix intérieure, quand elle n'est pas congénitale, peut s'obtenir par une recherche personnelle, nous disent les mystiques, les yogi et d'autres.

A l'inverse, le service du moi, le culte du moi, le service du culte du moi peuvent, à eux seuls, remplir une vie. Beaucoup de nos semblables vivent par égoïsme, il n'est pas lieu ici de les blâmer. Anecdotiquement : certains ont érigé cela en système moral (l'égotisme), philosophique (le solipsisme) ou métaphysique (les omphalopsychites).

S'agissant des moyens d'esquive, ils sont en fait si nombreux que l'on pourrait caractériser l'individu par la manière dont il s'y prend, consciemment ou inconsciemment, pour accommoder son moi, comme la manière dont il fait cuire ses œufs au plat. Il y a ce que j'appellerais "la fuite du moi non compensée" qui peut mener au doute existentiel, au désespoir, au nihilisme, au suicide ou à rien du tout c'est-à-dire une totale médiocrité (car Platon nous a déjà mis en garde, on peut très bien vivre comme une betterave). Il y a l'exercice absorbant ou exténuant des tâches quotidiennes, l'exercice exaltant ou désespérant de la quête du beau ou du vrai (c'est indissociable) par les savants et par les artistes (indissociables également). Il y a aussi, c'est rusé, l'altruisme ! S'occuper des autres pour ne plus avoir affaire à soi-même, serait-ce cela l'altruisme ?...

Il convient maintenant de développer quelque peu cette voie particulière et réputée des plus nobles qu'est... la fuite métaphysique.

* * *

En effet, il se présente ici – comment faut-il dire ? – une articulation majeure ou bien une croisée de chemins. "Articulation" signifierait qu'un élément prend le relais d'un autre dans l'accomplissement d'un mouvement (un mouvement de la pensée) ; "croisée" impliquerait qu'un choix s'ouvre au cheminement de l'individu. Les deux métaphores ne s'excluent pas l'une l'autre. Toujours est-il, pour ne plus atermoyer, que la nature humaine est dotée d'un sens du divin.

Veillez excuser ce gros mot ! Il fallait dire : besoin de transgresser les apparences, aspiration confuse à un dépassement d'on ne sait trop quoi, stratégie à la fois rationnelle et irrationnelle pour une vision exhaustive de l'univers, parade à l'angoisse de mort, ou tout simplement, pour les croyants, empreinte directe de Dieu sur l'individu, portion individuelle de divinité.

De fait, la fuite du moi et la quête du divin peuvent se faire dans la même foulée. Un peu artificiellement, on peut décomposer le processus.

1. Cela commence par une attitude de détachement ou de renoncement (cela revient au même) abondamment "documentée" dans la littérature orientale et dans les courants mystiques de tous les pays. Bien des gens en restent là.

2. Pour progresser alors, il faut suivre l'avis unanime des sages : si l'on renonce, c'est pour accéder à autre chose. En voici quelques formulations.

- Le calife, religieux et chef militaire El-Hadj Omar¹⁰³ (XIX^{ème} siècle) : "L'ascétisme ne consiste pas à retirer ses mains du monde, mais à en vider son cœur."
- Gandhi¹⁰⁴ : "C'est le devoir de renoncement [aux satisfactions égoïstes] qui différencie l'humanité de la brute [...]. Le renoncement ne signifie pas qu'on doive abandonner le monde et se retirer dans une forêt. L'esprit de renoncement doit régner sur toute notre activité dans la vie. Le chef de famille ne cessera pas d'en être un parce qu'il considérera sa vie comme un devoir plutôt qu'un moyen de satisfaire ses propres désirs. Un marchand qui travaille avec l'esprit de sacrifice [...], ne spéculera pas, mènera une vie simple [...]. Nous rencontrons dans toutes les activités des gens qui mènent des vies de consécration. Sans doute ces sacrificateurs gagnent-ils leur vie par leur travail. Mais ce n'est pas là leur objectif, ce n'est qu'un sous-produit de leur métier."

- Le lama A. Govinda¹⁰⁵ : "Une sainteté édifiée seulement sur des vertus négatives, sur de simples abstentions ou omissions, peut en imposer aux foules comme un signe de maîtrise de soi et de force spirituelle et conduire jusqu'à une totale dissolution de soi-même, mais non à l'Illumination. C'est la voie de la stagnation, de la mort spirituelle. C'est la libération de la souffrance mais au prix de la vie, de l'extinction en nous de l'étincelle vivante de l'esprit illuminé."
- Michel Colucci, dit Coluche¹⁰⁶ : "Un jour, je me suis dit qu'il fallait absolument que j'aille voir ailleurs si j'y étais. Sans rire ! C'était ma seule chance de me trouver." (Cette citation n'est nullement donnée ici par dérision. Elle veut attester, au contraire, que la philosophie n'est pas le monopole des philosophes professionnels, pas plus que la mystique ne serait l'apanage des mystiques patentés.)

3. Le but ultime du renoncement est l'union avec le divin ; cela aussi est dit en toutes les langues et en tous les temps.

- Farid al-Din Muhamat Ibrahim, dit Attar¹⁰⁷ (poète persan, XIIème siècle) : "Anéantis-toi ; telle est la perfection. Renonce à toi-même ; c'est le gage de ton union avec Lui. Et voilà tout."
- Fénelon¹⁰⁸ : "C'est par l'anéantissement de mon être propre et borné que j'entrerais dans votre immensité divine. [...] Ici, l'âme ne doit plus faire de distinction de Dieu et d'elle, Dieu est elle et elle est Dieu."
- Gandhi¹⁰⁹ encore : "Sentir que nous sommes quelque chose, c'est élever une barrière entre Dieu et nous. Cesser de sentir que nous sommes quelque chose, c'est devenir un avec Dieu."

Le principe chrétien des Evangiles, "mourir à soi-même", rassemble toute la démarche. En voici également une formulation explicite : "Le mouvement et le moteur le

plus naturel de notre vie est l'amour de soi débouchant sur l'amour des autres et de Dieu, bien le plus désirable à acquérir pour notre propre épanouissement. Mais cet amour de soi se pervertit lorsque, hypertrophié, il se retourne vers soi comme vers le seul bien et évacue tout autre amour : Dieu et les autres. C'est l'égoïsme. Le combat spirituel va nous demander de renoncer à ce "moi" idolâtré pour rechercher le vrai Dieu. Tout l'Évangile nous invite à crucifier, à la suite de Jésus, cette fausse relation hypertrophiée, afin de retrouver la sagesse d'aimer. Il s'agit de "se perdre pour se gagner", de se dépasser pour aimer, de renoncer à soi pour aller à l'autre." (B. Ducruet¹¹⁰).

* * *

Il resterait à savoir quelle est la part de la volonté dans l'acte de renoncement. Voici, du moins, un avis catégorique qui ne laisse aucun espoir au libre arbitre : "Quant à Renoncer à soi-même ? on ne renonce pas, on est obligé de renoncer et c'est là l'œuvre au noir, source de tant de souffrances car on s'accroche désespérément à son ego, à ce qu'on possède ou ce qu'on abandonne. [...] On est emporté dans la tempête, passivement et à son corps défendant et on lâche les amarres parce qu'on ne peut pas faire autrement. C'est un destin [...] imposé de l'extérieur. Et à mesure qu'on est renoncé (comme un ministre est démissionné), on gagne en liberté et en bien-être."¹¹¹

* * *

Ainsi le moi traîne-t-il sa mauvaise réputation. Or il doit peut-être celle-ci à un malentendu ! En effet, il est temps de rappeler que le moi a deux connotations :

- la notion de conscience de soi, de son unicité, etc.,
- l'attachement porté à cette notion et les comportements qui en découlent.

Cela est aisé à distinguer sur le papier (par exemple, dans les deux lignes ci-dessus), beaucoup moins aisé à distinguer dans l'exercice de la vie. Tout se passe comme si, dès l'âge où il se reconnaît lui-même, l'homme vouait le restant de son existence à nourrir cette identité, à la cajoler, à la rassurer, comme s'il doutait d'elle. Inévitablement, le moi devient ego (comme égoïste), c'est plus fort que lui et cela donne le très haïssable orgueil de soi et tout ce qu'il comporte de vilain, voire de criminel.

La liste chrétienne des péchés capitaux promulguée au VI^{ème} siècle par le pape Grégoire-le-Grand n'est pas anodine ; les additions éphémères qui lui ont été apportées ("vaine gloire", tristesse, acédie) sont de la même veine ; les trois vœux que prononce le clergé régulier de cette religion vont dans le même sens : il y a un dénominateur commun à tous ces interdits et prescriptions, ne le cherchons pas plus loin, c'est attachement à soi. L'antithèse vient immédiatement : le renoncement.

Un déplorable, un hénaurme malentendu, en vérité, que cette collusion entre le moi et l'attachement au moi !

* * *

Mais qui a fait, qui nous fera l'éloge du moi ? Car n'est-il pas désolant d'en parler comme d'un fardeau ou d'un ennemi ? Dans la mesure où il est lié à la conscience (que l'on ne sait toujours pas définir logiquement) et à l'individualisation (dont on ignore toujours le mécanisme), le moi (qui tourne toujours autour de lui-même) – il fallait bien ces trois incidentes – le moi n'est-il pas, pour plagier Prudhomme ou Mac-Mahon, la plus belle conquête de l'homme après le cheval, et même avant corrigeront les préhistoriens ? Plaisanterie à part, le moi semble bien constituer un phénomène évolutif majeur à l'échelle de la Planète. Pourrait-il n'être qu'une excroissance superflue ou indésirable que l'on peut ou doit extirper à l'aide d'une

belle maxime ou de quelques exercices spirituels ou physiques ?

Il faut rappeler qu'en chaque occasion où l'humanité a découvert, produit ou inventé quelque chose de grand ou de beau ou de généreux ou de drôle ou d'utile, en chacune de ces occasions, un moi était à l'œuvre, animant une volonté humaine et fédérant les ressources physiques et intellectuelles insoupçonnées d'un individu humain (même si l'individu en question se trouvait mû par l'égoïsme ou par la perversion d'un très noble idéal). A cela vous objecterez que chaque fois que l'humanité s'est fourvoyée, a brûlé, a massacré, il y avait aussi un ego mal balancé... ; ceci est le problème du bien et du mal, un autre sujet.

* * *

Le titre de ce chapitre, "Ami ou ennemi ? ", est provocateur – comme tout cet essai. Bien entendu, une voie de conciliation est à envisager et des penseurs divers s'y sont employés. Il y aurait même plusieurs voies ou, du moins, plusieurs noms pour cette voie.

Le panneau indicateur le plus utilisé est "Eveil". Voici les conseils de route que donne Gurdjieff¹² à ce sujet : "Que Dieu vous aide à garder cet état d'éveil, à ne pas l'avoir seulement pour de courts instants. Il est impossible d'y arriver tout de suite. Il faut que cela vienne peu à peu. Apprendre à voir, c'est la première initiation de l'homme à la connaissance de soi. [...] A force de maintenir son attention, de ne pas oublier de regarder, un jour peut-être il pourra voir. S'il voit une fois, il peut voir une seconde fois et, si cela se répète, il ne pourra plus ne pas voir."

Peut-on, doit-on s'aimer soi-même ?

Lorsque le Christ dit : "Aime ton prochain... ", nous trouvons cette pensée très belle... car elle nous dispense de nous occuper de nous-mêmes ; mais lorsqu'il ajoute : "Aime ton prochain *comme toi-même !*", cette adjonction n'a plus notre adhésion et nous prétendons que ce serait faire profession d'égoïsme que de s'aimer soi-même. S'aimer soi-même ! Il n'était pas nécessaire de le prêcher aux anciens qui le faisaient naturellement. Et aujourd'hui ? Nous ferions bien de prendre un peu à cœur ce "comme toi-même". Comment puis-je aimer autrui si je ne m'aime pas moi-même ? Comment être altruiste si on se maltraite soi-même ? Lorsque nous traitons notre personne avec la dignité qui lui revient, lorsque nous nous aimons, nous allons de découverte en découverte, nous comprenons ce que nous sommes et ce qu'il importe que nous aimions. Il ne s'agit là de rien moins que de mettre le pied dans la gueule du dragon. Quiconque est incapable d'amour sera incapable de métamorphoser ce dernier et les choses poursuivront leur ancien cours. *On a oublié que sous la cathédrale chrétienne se trouve un sanctuaire antique d'initiation où vit un serpent, fidèle gardien de la coupe d'or, qui renferme la clé de la totalité.* Il ne faut pas confondre le *soi* que nous devons aimer, avec notre petite personne, notre moi que nous n'aimons pas pour lui-même, mais que nous aimons à cause de la coupe d'or, à cause de Tolède, à cause de la ville tout entière, du pays tout entier et de ceux qui l'habitent. Le "soi" que nous devons aimer, qui se manifeste en nous à travers notre existence individuelle, est différent du moi. Le soi est notre totalité psychique, faite de la conscience et de l'océan infini de l'âme sur lequel elle flotte : *Mon âme et ma conscience, voilà ce qu'est mon soi, dans lequel je suis inclus comme une île dans les flots, comme une étoile dans le ciel.* Ainsi le soi est infiniment plus vaste que le moi. S'aimer soi-même, ce devrait être aimer cette totalité, à travers laquelle on aimerait l'humanité tout entière. Il est impossible d'aimer quiconque, si on se hait soi-même.

Extrait de C. G. Jung : *L'homme à la découverte de son âme*¹¹³.

"Illumination" fait certainement l'affaire également car quelqu'un qui atteint l'illumination transcende tous les problèmes, donc celui du moi. De même pour la "paix intérieure" par définition car, s'il y a paix, c'est que les conflits sont résolus, les contradictions dissipées. De toutes façons, dirait Lao-Tseu, les écriteaux ne servent à rien puisqu'on ne peut montrer la voie qu'à quelqu'un qui la connaît déjà. Le soir où Maine de Biran note dans son journal¹¹⁴ : "Aujourd'hui, j'ai été moi-même", il n'a pas de problème de localisation.

Pindare, il y a vingt-cinq siècles, repris par Nietzsche, a émis cette maxime stupéfiante, "Deviens ce que tu es" (¹¹⁵). Bergson délivre le même message¹¹⁶ quand il parle de "la création de soi par soi". Le moi, matière première de l'individu, est aussi son "projet", son aboutissement, son point Oméga. La sagesse populaire se réfère au même principe avec la "réalisation de soi".

Mention particulière doit être faite du principe d'individuation dans le système de Jung. Ce principe-là n'a rien à voir – pure homonymie – le *principium individuationis* des philosophes scolastiques (Saint Thomas, Duns Scott), qui est un débat logico-ontologique du genre : passage de l'être à la substance, auquel je n'entends rien. Pour Jung, comme on l'a vu précédemment, l'individuation est l'aboutissement du voyage du moi en quête de lui-même, c'est la grande réconciliation du conscient et de l'inconscient.

Le moment est venu de citer cette magnifique page de Jung, magnifique à trois titres : elle est plus que belle, elle contient une éthique puissante, elle transcrit l'aboutissement de toute une vie de recherche sur le moi (Voir encart précédent).

Un autre géant sur la fin de sa vie, en sa 83ème et dernière année, fait le point : "Qui suis-je, moi ? Qu'ai-je créé ? J'ai tout reçu, tout accueilli, j'ai assimilé tout ce qui passait à ma portée. Mon œuvre est celle d'un être collec-

tif qui porte un nom : Goethe" (¹¹⁷). Un tel point de vue est, apparemment, tout l'opposé de celui de la démarche précédente. Ce n'est plus de l'individuation, ce serait de la désintégration ! Pourtant, il se pourrait bien que Jung comme Goethe soient ainsi, l'un et l'autre (comme tous les gens éveillés), parvenus au bout du chemin, au plus loin que l'homme puisse aller dans la recherche de soi-même. Intégration et désintégration, même combat ? Voir le dernier chapitre.

* * *

Comme tout Etat, le moi a deux sortes d'ennemis. Nous venons de parler de ceux de l'intérieur. A l'extérieur, les ennemis sont tous ceux qui n'aiment pas...

- les individualités, c'est-à-dire les composants qui se conduisent de manière autonome et constituent des opposants potentiels,
- les individualismes, c'est-à-dire les principes et les idées qui favorisent cette autonomie,
- les individuations, c'est-à-dire les processus et les outils qui tendent à la faire émerger.

Autres ennemis extérieurs, tous ceux qui, pour une raison ou une autre, placent leur réflexion ou leur action à un "niveau d'organisation" (dans le langage de la systémique) plus élevé que celui des individus. Ces niveaux sont, par effectifs croissants : la famille, l'entreprise, la corporation professionnelle, le village ou la ville, le pays, le commerce international. Enfin, le moi est menacé ou contrarié ou muselé par certains de ces grands principes qui viennent à s'emparer des hommes, pour une durée variable, quel que soit le domaine d'origine de ces principes (la politique, la biologie, etc.), par exemple le marxisme, la sociobiologie, la mondialisation.

La science du moi

Nous ne pourrons jamais connaître la composition des étoiles, elles sont évidemment beaucoup trop éloignées.

Auguste Comte¹¹⁸

J'espère un jour parvenir à mettre en équations les phénomènes cérébraux.

Ada Lovelace, née Byron (voir texte)

Les scientifiques sont jaloux de leur domaine comme le paysan est jaloux de sa terre. Ils dénie la qualité de science à toutes sortes de recherches, comme si les artistes, les mystiques n'étaient pas des chercheurs et comme si les chercheurs salariés n'étaient pas un brin rêveurs, obsédés et schizophrènes ; mais ils dénie surtout cette qualité à quiconque prétend expliquer la nature ou l'homme par des approches différentes des leurs. Il ne serait de science que d'objectif et de réfutable, on nous ressert ce plat cent fois réchauffé, comme le cassoulet, depuis Karl Popper. Coup de pied de l'âne ou cadeau perfide, sitôt admises les "sciences de l'homme", une distinction a été introduite entre des sciences dures (les vraies, bien sûr) et des sciences molles (les sciences de l'homme, précisément).

Proclamation provocatrice : Il existe une science du moi, une science qui ne se prive pas de se réfuter (si l'on veut bien lui accorder au moins cela), qui expérimente, qui accumule un édifice conceptuel et qui progresse par acquisitions successives. Voici, non pas une ébauche de l'histoire de cette science, mais une tentative d'énumé-

ration à peu près chronologique de ses acquisitions les plus significatives, avec un regard particulier sur notre petit coin d'Europe.

- Les origines (à localiser et dater) : peut-être un faux problème dans la mesure où ces origines se confondent avec celles de l'Histoire et où ces dernières remontent à l'invention de l'écriture. Quand un roi sumérien a fait graver : "Moi, le roi X fils de Y, je dis que...", l'homme avait déjà fait la découverte qu'il existe. Faut-il remonter au temps où il peignait sa main au pochoir sur une paroi, il y a trente mille ans ?
- Asservissement à une volonté divine (Antiquité) : l'invention des dieux par les étapes supposées du poly-, de l'héno- et du monothéisme. (Les croyants sont invités à remplacer "invention" par "révélation" ou tout autre mot à leur convenance ; ne nous fâchons pas pour autant.)
- Première expérimentation sur la réalité du moi (vers 500 avant J.-C.) : après avoir pratiqué toutes les satisfactions égocentristes qu'un Prince peut s'offrir, le jeune Gautama Siddharta fuit le monde, s'initie sans succès au yoga, pratique l'ascèse pendant neuf années et en réchappe de peu. Ayant atteint l'éveil (devenu bouddha), il prêchera la non-existence du moi (pour faire court) et la voie dite du milieu, entre l'asservissement et la fuite.
- Le même Bouddha conçoit le premier modèle du moi : les cinq *skandhas* (voir p. 42).
- Mise en doute de la dépendance au divin, mais ceci sans négation de la puissance divine : même époque mais à l'Ouest, les Présocratiques.
- Prise en considération du moi dans la philosophie et la théologie (Vème siècle) : saint Augustin.

- Emergence de la notion d'individu en tant qu'être à la fois unique et distinct de ses semblables. Cette période s'étend de l'Humanisme au Siècle des Lumières. Un repère en 1487 : Pic de la Mirandole¹¹⁹ fait dire par Dieu à l'Homme : "C'est ton propre jugement, auquel je t'ai confié, qui te permettra de définir ta nature."
- Théorisation extrémiste par les philosophes occidentaux empiristes puis solipsistes (XVI-XVIIèmes siècles). Berkeley dit en substance "je perçois, donc je suis" (*esse est percipi*), Condillac et Hume vont plus loin : le monde n'existe que par ce que j'en perçois.
- Développements théologiques et affrontements sur la doctrine du libre arbitre en Europe (XVIIème siècle).
- Mise en application sociale du principe d'individualité (1789) : tous les individus sont égaux en droit.
- Epanchement du moi dans la littérature, la peinture, etc. (Romantisme) : certains hésitent, renoncent tel Stendhal devant "cette effroyable quantité de *Je* et de *Moi*" et tourneront autour du pot. Interruption brutale de plusieurs recherches par le suicide.
- Premières expérimentations sur l'inconscient par la voie de l'hypnose (milieu et fin XIXème siècle) : concurrentement à Manchester (J. Braid), à Nancy (A.A. Liebeault, H. Bernheim) et à Paris (J.-M. Charcot, P. Janet), dans tous ces lieux en réaction au mesmérisme (magnétisme animal, fluide universel...) du siècle précédent. Freud a visité Nancy et travaillé à la Salpêtrière.
- Le médecin, physiologiste, psychologue et philosophe William James propose formellement dans ses "Principles of psychology" (1890) de distinguer deux composantes, à savoir "une personne objective dont a connaissance une Pensée subjective qui la reconnaît comme continue dans le temps.". Suit alors, dans cet ouvrage, une proposition pratique et puissante qui n'a pas

été suivie : "Nous désignerons ci-dessous par les mots MOI et JE la personne empirique et la pensée qui la juge" (¹²⁰).

- Le même chercheur pose les fondements d'un moi social : "Un individu a autant de moi sociaux qu'il y a d'individus qui le reconnaissent et entretiennent dans leur esprit une image de lui" (déjà cité).
- Théorisation d'une vie inconsciente et définition de protocoles d'analyse (début XXème siècle) : Freud, ses émules et ses dissidents.
- Répression de l'individualisme par les systèmes économiques et sociaux dits marxistes (XXème siècle).
- Nombreuses théories psychologiques et expérimentations cliniques. Découverte d'une édification progressive et précoce du moi (XXème siècle).
- Matérialisation anatomique, biochimique, cytologique, physiologique, etc. des fonctions du moi, tant normal que pathologique (XXème siècle).
- Interactions, et non plus coexistence seulement, entre conscient et inconscient (tout début du troisième millénaire).

* * *

Vous êtes sceptique. Vous aurez vite relevé ci-dessus, à première lecture, une demi-douzaine d'erreurs. Vous pouvez être narquois. "Et quelle va être la prochaine étape ?", demandez-vous. La réponse est catégorique : on ne peut pas le dire, et ce sera la preuve par l'absurde que la quête du moi est bien une science.

En effet, il est impossible de prévoir l'étape suivante d'une science car cette étape sera le fait d'un apport nouveau d'information. Tout au plus peut-on procéder à une sorte de prospective en observant ce qui se passe au-

jourd'hui dans les laboratoires. C'est alors par les neurosciences qu'il faut commencer, tant celles-ci progressent actuellement, au point qu'une comparaison avec l'astronomie ou la physique des particules serait instructive ; il faudrait, pour ce faire, confronter les avancées respectives en termes d'hypothèses et de réfutations. D'ores et déjà, la connaissance acquise sur les transports et les échanges de molécules et d'information le long du système nerveux est en passe de détrôner, tout simplement, la physique nucléaire dans la conquête de l'infiniment petit et de l'infiniment complexe.

Des neurobiologistes – de type réductionniste, il est vrai – affirment que nous ne sommes plus loin de connaître la nature de la pensée... ; ils ont déjà, du moins, fait exploser la mémoire et l'inconscient en une palette de fonctions. D'ores et déjà, ils traitent de deux inconscients au moins (cognitif, affectif). Le rêve d'Ada, comtesse de Lovelace, née Byron et pionnière de l'ordinateur, ce rêve est en voie de se réaliser : "J'espère un jour parvenir à mettre en équation les phénomènes cérébraux ; trouver une ou des lois décrivant l'interaction des molécules du cerveau [...] et léguer aux générations futures une mathématique du système nerveux", ceci écrit vers 1840 ⁽¹²¹⁾.

On savait, par l'électro-encéphalographie (EEG) puis la magnéto-encéphalographie (MEG), caractériser le champ électromagnétique à la surface du cerveau et l'on en tirait des indications sur les activités internes. On sait maintenant localiser ces activités, ceci grâce à l'IRMf (imagerie en résonance magnétique fonctionnelle) et à la TEP (tomographie par émission de positons) ; on identifie ainsi les zones du cerveau mises en action, et avec quelle intensité, par telle ou telle activité consciente ou inconsciente. La résolution actuelle est de l'ordre du millimètre, mais l'échelle du neurone individuel est d'ores et déjà abordée.

L'époque des intuitions géniales de Ramon y Cajal, premier ou l'un des premiers à établir un parallèle entre circuits neuronaux (qu'il savait si admirablement faire apparaître sous son microscope) et fonctionnement cérébral, est révolue car on voit aujourd'hui, on voit sur les écrans ces circuits s'établir progressivement depuis le plus jeune âge, on sait qu'ils sont, à la fois :

- prédéterminés ou "pré-câblés" (le neurone pousse son axone et ses dendrites selon un schéma imposé, ceci grâce à des signaux génétiques et chimiques),
- heuristiques (les circuits s'établissent en fonction des essais et erreurs et se consolident à l'usage).

Cette dialectique de déterminisme et d'aléatoire est vertigineuse. Car si le cône de croissance du neurone (c'est encore Ramon qui l'avait découvert, avec son microscope optique), cette "tête chercheuse" (¹²²) est attirée ou repoussée par telle molécule, qu'est-ce qui a mis cette molécule sur son chemin ? L'une des protéines en cause a reçu le nom de "nétrine" ; étymologie, demandez-vous ? Oh, c'est tiré d'un mot sanscrit, "le guide"...

Une région appelée cortex préfrontal médian se trouve impliquée dans tous les tests de "conscience du soi", or cette région est la plus spécifiquement humaine, dans l'ensemble des Primates, de par son extension et la présence de neurones d'un type cytologique non observé ailleurs dans le cerveau. On a aussi identifié chez les Primates des neurones géants inconnus chez tous les autres Vertébrés.

Un mot ici de la découverte récente des "neurones miroirs" par l'équipe italienne de G. Rizzolatti. La représentation cérébrale d'un acte donné, par exemple prendre une pomme, active les mêmes zones chez celui qui prend la pomme et chez un individu qui l'observe prenant la pomme ; idem pour une expérience désagréable telle une mini-secousse électrique sur la main. On a inter-

prété cela comme la base neurologique possible de l'empathie ; pourquoi pas la base de l'altruisme (et de la rivalité), les fondements du "moi extérieur" ?

Toutes ces acquisitions scientifiques sont indéniables. La contestation apparaît lorsqu'on leur confère une portée qui dépasse le cadre de leur découverte. Ainsi, plus qu'aventureux, il est illégitime d'en induire que l'on débusera bientôt le moi dans quelque repli du cortex. Non, écrit un chercheur moderne (¹²³), "il n'y pas d'endroit où tout s'assemble ; chercher l'emplacement du cerveau où se situe le "je" n'a pas plus de sens que chercher dans un ouragan où se situe l'orage. Le "je" est une construction, une idée que nous employons pour donner un sens à ce que de nombreux processus inconscients nous conduisent à faire, un peu comme "l'orage" est la somme du comportement des masses d'air turbulentes".

* * *

A signaler, même brièvement, ce qui semble être un tout récent changement de paradigme comme l'aurait dit Thomas Kuhn.

L'inconscient traînait une connotation infamante dont les racines puisent aux temps antiques, comme sous la plume de Platon¹²⁴ :

[Parmi les désirs, il y a] ceux qui s'éveillent pendant le sommeil, lorsque repose cette partie de l'âme qui est raisonnable, douce, et faite pour commander à l'autre, et que la partie bestiale et sauvage, gorgée de nourriture ou de vin, tressaille, et après avoir secoué le sommeil, part en quête de satisfactions à donner à ses appétits.

[...] Il y a en chacun de nous, même ceux qui paraissent tout à fait réglés, une espèce de désirs terribles, sauvages, sans lois, et cela est mis en évidence par les songes.

Or depuis les dernières années, l'inconscient semble perdre de son animalité... Il est présenté comme, à la fois, (1) bien plus diversifié et étendu qu naguère et non plus confiné à une ou quelques "pulsions" et (2) en interaction avec la conscience. Précisons le second point : dans la vie psychique, une grande partie du travail est accomplie inconsciemment et les deux modes interagissent, s'influencent mutuellement.

* * *

Les avancées sur telle ou telle question des neurosciences, souvent liées à un développement technologique des moyens de recherche, sont certes innombrables. Il faut aussi compter avec l'apparition d'interfaces entre disciplines qui jusque-là œuvraient indépendamment l'une de l'autre.

Après des décennies de luttes intestines entre écoles psychanalytiques et de guerres territoriales sur les deux fronts de la médecine et de la psychologie, une alliance partielle mais prometteuse a été conclue. Réjouissante surprise, les psy et les neuropsy – pardon, certains psy et certains neuropsy – sont convenus qu'ils étudient les mêmes phénomènes. Il existe ainsi depuis 1999 une revue de neuro-psychanalyse, depuis 2000 une société internationale de neuro-psychanalyse. Le modèle (p. 39) que Freud présentait avec circonspection en 1933 ("Il est encore difficile aujourd'hui de dire si ce schéma correspond vraiment à la réalité" ¹²⁵) est sur le point de trouver sa justification anatomique dans la cartographie de notre encéphale. Sans doute saluera-t-on plus tard ceci comme un grand moment de l'histoire des sciences et de l'histoire de l'humanisme.

Entendons-nous, l'enjeu n'est pas de localiser telle ou telle entité freudienne ou jungienne dans telle circonvolution cérébrale, tant il est improbable qu'on localise jamais "la conscience", comme nous l'avons dit. L'enjeu, à vrai

dire, est de ceux que l'on ne peut que préciser *a posteriori*, au vu des résultats expérimentaux. En d'autres termes, on se trouverait ici, typiquement, dans le domaine de l'heuristique au sens premier de ce mot*.

Trouver sans idée préconçue, cette chance est rare. Dans le domaine en question, elle est quasi inespérée, tant le contexte des relations entre esprit et matière, entre pensée et cerveau, est lourd de querelles. Ceci nous amène à la neurophilosophie ; attention, le port du gilet pare-balles est obligatoire.

Car il existe une neurophilosophie depuis les années 1980 (¹²⁶). Fort bien, et mieux que cela ! Les biologistes et les philosophes ont donc décidé de se parler ? Innocemment, on s'attend à une rencontre aussi amicale que féconde, sur les exemples de l'électro-chimie ou du paléomagnétisme. Or il n'en est rien. Une fois posée conjointement cette hypothèse-plancher, si l'on peut dire, que quelque chose de mental correspond à quelque chose de cérébral, eh bien, on sort les couteaux ! (¹²⁷).

Signalons, de même, l'inauguration par F.J. Varela¹²⁸ d'une neurophénoménologie héritière de Husserl, gardons-nous d'entrer dans les débats, réjouissons-nous seulement de savoir que des terrains de discussion sont désormais en place.

Décidément, la science du moi n'est pas close ! Qui en douterait encore doit cependant admettre que, sauf cataclysme planétaire ou cosmique inattendu, ni l'espèce *Homo sapiens*, ni son cerveau n'ont aujourd'hui achevé leur évolution. Historiens et sociologues savent bien que "les mentalités changent", or des données médicales le vérifient, analyses et enregistrements en mains. Même à la courte échelle de temps des observations encéphalogra-

* Du verbe irrégulier εὐρίσκω (*heurisko*) dont Archimède a utilisé la forme aoriste *eurêka*. Dans le dictionnaire Bailly, deux sens : (I) Rencontrer, trouver par hasard. (II) : Découvrir, trouver en cherchant. L'ambiguïté demeure aujourd'hui.

phiques – de l'ordre d'une ou deux générations – certaines ondes cérébrales qui se développaient naguère vers 6-7 ans chez les écoliers le font maintenant vers la dixième année seulement ; sur des populations adultes dûment définies, la dominance cérébrale de l'hémisphère droit tendrait à s'accroître¹²⁹.

Au-delà de la contradiction

L'éternité n'est rien d'autre que la parfaite possession de soi en un seul et même instant.

Saint Augustin¹³⁰

Il n'y a ni dualité, ni non dualité.

Kabir¹³¹

Notre corps et notre esprit ne sont ni deux, ni un [...], ils font en même temps deux et un. [...] Le monde intérieur est illimité et le monde extérieur est illimité aussi [...] mais en fait, il n'y a qu'un seul monde total.

Suzuki¹³²

Eclectisme de ces épigraphes ! Inutile de présenter Augustin d'Hippone (354-430). Kabir est plus jeune d'un millénaire (1440-1518) et vivait à Bénarés dans l'Inde islamisée ; tisserand de son état, premier poète de langue hindi, il a fait oeuvre de théologien mystique et réformateur, convaincu de l'unité de l'être au-delà des dogmes et des révélations. Homonyme d'un cinéaste, S. Suzuki (1903-1971) est un maître zen qui a émigré du Japon à la Californie.

Etre *ou* ne pas être... Doux Prince, vous étiez cuit d'avance, vous vous étiez condamné vous-même en vous laissant enfermer dans une telle alternative. Ah, si Horatio avait pu, au moins, vous laisser entrevoir que vous êtes *et* que vous n'êtes pas, puis vous convaincre que cette situation n'a rien de dramatique ! Hélas, tant d'autres avant et après vous ont souffert ou payé le prix fort, faute d'accep-

ter un dilemme qui n'est qu'apparent ! C'est pourtant simple, le moi existe *et* n'existe pas. Il est d'ailleurs pétri de ce que l'on appelle des contradictions, nous n'avons vu que cela tout au long de cet essai et l'on peut en faire, doux Prince, une énigme à l'antique comme on les goûte à votre cour :

Je suis un et multiple, infini et borné.
Par mon commencement je rappelle ma fin.
Figé comme le roc, souple tel la fumée,
je reflète le monde et j'en suis bien distinct.
Je décide de tout, le hasard me gouverne.
Je me tiens au dehors et je reste en dedans.
Je suis gardien du Temps, il se joue et me berne.
Je suis la goutte d'eau, la barque et l'océan.
Qui suis-je ?

Un vrai poète ferait cela mieux. Dommage que Valéry ou Mallarmé... En alliant rigueur et musicalité, car il n'y a nulle incompatibilité, il faudrait faire usage des concepts scientifiques modernes et inclure les couples suivants : ouvert et fermé ; fini et infini ; aléatoire et déterminé ; stable et instable ; unitaire et composite ; initial et final ; permanent et temporaire. Etc.

Mais là où le poète lance un défi, le penseur dispose ses instruments et attaque le problème, en l'occurrence : les (apparentes) contradictions du moi.

Transcender l'apparente contradiction, unir les contraires, cela remonte à Héraclite pour le moins. De ce Présocratique, on a conservé si peu d'écrits que sa vision du monde doit être tenue pour une "intuition"¹³³ et non comme une démonstration ; même chose, d'ailleurs, chez des centaines de penseurs ou mystiques de tous les lieux et de tous les temps. Héraclite était un "physiologue"(*), il

* C'est-à-dire étudiant la nature (physio-, de φύσις), désignation d'époque pour les premiers philosophes grecs au VI^{ème} siècle avant J.-C. Voir mon *Voyage en pays présocratique*.

s'intéressait au monde extérieur et ne nous a laissé sur lui-même que cette note mystérieuse et transcendante : "Je me suis cherché moi-même"¹³⁴.

Un autre Grec, deux siècles après Héraclite, s'est employé à clore le débat naissant. Il y est (malheureusement) parvenu magistralement, et ceci pour une durée de deux mille et trois cents ans au moins ; son nom est Aristote. Deux millénaires après, un autre phare de la philosophie, Descartes, s'est attaqué à Aristote et l'a malmené mais c'est à ses connaissances et à ses arguments qu'il en voulait, point à sa logique. Celle-ci nous gouverne toujours, ce sont les principes d'identité, de non contradiction et de tiers exclu qui sont désormais comme gravés, non seulement dans nos neurones mais, on le jurerait, dans nos chromosomes déjà.

Pour ce qui est du moi, la logique aristotélicienne nous convainc qu'il ne peut être qu'identique à lui-même, qu'on ne peut pas le dire en même temps permanent et transitoire, qu'il ne peut s'inclure lui-même, et toutes ces choses si raisonnables. Or ce n'est que trop clair, on ne comprend plus rien à soi-même ni à autrui dès lors que l'on se pose de telles œillères. Ce n'est pourtant pas insulter à la dignité de l'homme que de lui dire qu'il se comporte comme, à la fois, un et multiple, constant et mouvant, observateur et observé, etc. Mais il faut s'appeler Montaigne pour avoir le droit d'avouer que "c'est un sujet merveilleusement vain, divers et ondoyant que l'homme" et que, par suite, "il est malaisé d'y fonder jugement constant et uniforme"¹³⁵. Entendre ces quatre vérités-là, loin de rasséréner, cela déroute ; au lieu de requinquer l'homme, cela le désespère.

Comment s'en tirer ? Arthur Koestler¹³⁶ et sa théorie des holons (une théorie universelle, qui ne parle pas seulement de psychologie) apportent de l'oxygène et de la lumière en élargissant le cadre de travail. Le moi peut dès lors être vu comme un tout par rapport à une multitude de parties et, en même temps, comme une partie par rapport à

des ensembles supérieurs. C'est un mieux mais cela ne suffit pas.

Quelqu'un a frappé beaucoup plus fort – sans davantage viser le moi particulièrement : S. Lupasco avec, mais oui, ce qu'il a osé appeler une logique du tiers inclus ou logique du contradictoire ! L'humanité est-elle alors passée, comme cela lui arrive, à côté d'une découverte et devra-t-elle attendre, on ne sait combien de temps, l'occasion suivante ? Une logique du contradictoire, n'est-ce pas ce qui manque aujourd'hui à tant de branches des sciences, dures ou molles ? Bien que Lupasco, répétons-le, ne parle pas spécifiquement du moi, son oeuvre est ici de grand intérêt en ce qu'elle traite à droits égaux du physique, du biologique et du psychique, ces trois supposées matières (également énergies et système) ont un même degré de "réalité". Et puis cet auteur est, sauf erreur, le pionnier d'un rapprochement entre psychologie et physique quantique ; à ses risques et périls, voici une citation-clef¹³⁷ :

[En ce qui concerne] l'introspection considérée comme opérant en vase clos, du psychique sur le psychique [...], de par l'analogie qui existe entre expérience microphysique et expérience psychique, nous allons voir jouer les Relations d'Heisenberg, parce que, des actualisations et des potentialisations très nettes n'étant plus possibles, l'observateur va perturber la chose observée, selon la manière même qu'elles indiquent. Mais, même comme telle, l'introspection a sa valeur, sa réalité, en tant que phénomène psychique, aussi morbide ou délirant fût-il (la pathologie mentale le sait bien).

Pourquoi l'oeuvre de Stéphane Lupasco (1900-1988) est-elle méconnue ? on ne le sait pas au juste mais il y a des indices¹³⁸ : (1) Il a été affilié aux Surréalistes (jusqu'au jour où André Breton l'en a excommunié, comme tant d'autres). (2) Tout docteur en philosophie qu'il fut, S. Lu-

pasco a travaillé en franc-tireur. Il faudrait savoir pourquoi le CNRS n'a pas renouvelé son contrat, selon l'euphémisme réglementaire, au bout de dix années de services (1946-1956), chose exceptionnelle dans un établissement public. (3) Lupasco touchait à tous les savoirs, ce qui n'est plus consenti, de nos jours, qu'aux Académiciens et aux Nobel. (4) Il a publié une quinzaine de bouquins de toutes épaisseurs¹³⁹ chez des éditeurs honorables, pas du tout à compte d'auteur mais sans rencontrer d'écho médiatique ; plusieurs traductions dans plusieurs langues, néanmoins. (5) Enfin et surtout, son système est victime de sa transdisciplinarité : entre logique formelle et physique quantique, on ne sait plus sur quel pied l'on danse, cela tourne trop vite à l'obscur, voire à l'amphigourique comme dans la citation de la page 77). Aujourd'hui subsiste un Centre International de Recherches et Etudes Transdisciplinaires¹⁴⁰ (CIRET) dont Lupasco a été l'un des membres fondateurs en 1987.

* * *

Identité/contradiction, il y a donc du travail de ce côté-là. Il y en a aussi sous l'aspect purement épistémologique : le risque tautologique et ce vieux casse tête, peut-on penser ce qui pense ? Dans ces deux domaines, ma "Courte histoire du réel" (¹⁴¹) tente de pousser un peu plus avant. Il nous manque actuellement une théorie du moi, une théorie au sens d'un "ensemble de conceptions systématiquement organisées sur un sujet déterminé" (¹⁴²). Voici donc une proposition, application au moi d'une théorie qui ne s'est pas encore vraiment évadée, sauf erreur, des mathématiques et des sciences physiques¹⁴³.

La "théorie du chaos" est bien mal nommée car, loin de prêcher que tout ici bas ne serait que désordre ou condamné au désordre des supposées origines et (ou) des temps derniers, cette théorie...

- conjugue "déterministe" et "aléatoire" ;

- montre que l'ordre peut ne pas être ce que l'on croit, que le désordre non plus, et que le second peut engendrer le premier ;

- signale l'existence, dans un système donné, d'un état particulier "qui attire toutes les trajectoires, quel que soit leur point de départ [...] et par lequel le système repassera indéfiniment, quoique irrégulièrement" (¹⁴⁴), l'attracteur !

- révèle l'importance des "conditions initiales" (on ne rencontre jamais deux états initiaux identiques, comme l'avaient déjà montré Maxwell et Poincaré) ;

- rend compte de disproportions apparemment inconcevables entre une cause infime et un effet retentissant : c'est "l'effet papillon" du météorologiste américain Edward Lorenz dont H. Poincaré avait donné le principe en 1907 sans dénicher alors la métaphore accrocheuse. Puisque aujourd'hui, tout le monde parle de l'effet papillon sans savoir de quoi il s'agit, voici les termes très simples de Poincaré¹⁴⁵ : "Il peut arriver que de petites différences dans les conditions initiales en engendrent de très grandes dans les phénomènes finaux", ce que disait le très oublié Shang Yang au IV^{ème} siècle avant notre ère : "Un décalage d'un cheveu aboutit à une erreur de dix mille lieues" (¹⁴⁶) ;

- réhabilite l'incertitude dans la raison : il n'est plus honteux de ne pas tout savoir ;

- assigne des limites à la prévisibilité : le "temps de Liapounov" à partir duquel on ne peut plus prévoir un phénomène.

Le langage courant identifie toujours le chaos au désordre absolu mais, il faut le savoir, le langage scientifique a adopté pour ce mot un sens nouveau et cela commence à se savoir, "le chaos n'abolit pas le déterminisme" ! (¹⁴⁷). Il assigne seulement des limites à la prédictibilité.

Cependant, cette théorie n'a pas encore été appliquée à notre sujet, semble-t-il. Et ce ne sera pas chose facile car, à la seule évocation d'un "moi chaotique", les pistolets vont partir tout seuls.

Kant qui, sans traiter du moi (sauf erreur), l'a pleinement responsabilisé et lui a conféré la liberté, Kant monstre sacré qui peut aussi figurer parmi les criminels de l'humanité* pour avoir séparé l'être de l'apparence, le temps de l'espace, la matière de l'étendue, le phénomène de l'en-soi, la science de la philosophie – Kant, disions-nous, recommandait d'oser. *Sapere aude !* disait-il : oser savoir. Osons donc penser le moi de manière inédite, nous ne serons jamais assez fous.

* * *

Visiblement, la connaissance du moi achoppe, en ce début de troisième millénaire – ou plutôt, trente mille ans encore après l'art des cavernes –, sur un petit nombre de supposées contradictions ou d'alternatives. Force est de constater qu'il en est de même de notre connaissance de l'univers. Plus étonnante est la constatation, et une constatation des plus froidement objectives, que ces contradictions ou alternatives s'expriment par les mêmes termes. Un exercice va le montrer ; dans les propositions qui suivent, le pronom "il", volontairement neutre, peut être remplacé indifféremment soit par "le moi", soit par "l'univers":

- est-il fini ou infini ?
- est-il fermé ou en expansion ?

* Criminel de l'humanité ? mais oui ! comme Aristote, Descartes, Newton, Pasteur, Einstein et tant d'autres. On peut bien être génial et destructeur, créateur et castrateur ; il a même été démontré que cela est inévitable. Et puis, autre principe universel, on ne fait pas une omelette sans casser les œufs.

- ses conditions initiales sont-elles accessibles ou inaccessibles à la raison humaine ? Cette troisième question peut être explicitée comme suit. Pour ce qui est du moi, devons-nous renoncer définitivement à comprendre la conscience ? Pour ce qui est de l'univers, le "big bang" demeurera-t-il toujours une hypothèse, dans la mesure où il se fonde sur un instant "zéro" qui, par définition, échappe aux lois de la physique ?

- sous quelle forme "son" énergie réside-t-elle, et où réside-t-elle ? Car les uns demeurent en quête d'une énergie "psychique", sous un nom ou un autre ; les autres cherchent la masse cachée de l'univers, ont dû imaginer cette chose folle qu'est une énergie négative et, plus récemment, se sont résolus à envisager une "énergie du vide".

Du moi à l'univers... voilà la porte ouverte aux pires élucubrations. La spiritualité orientale pratique pareillement le changement d'échelles quand elle confronte petit moi et grand Moi mais ce n'est pas cette référence, certes, qui va justifier ce rapprochement auprès des esprits les plus rationnels. Pourtant, côté "sciences dures", il n'y a pas si loin de la microphysique à l'astrophysique.

Il n'en faut pas plus pour faire ressurgir la vieille analogie entre un microcosme et un macrocosme. Ce monsieur tout nu dessiné par Léonard de Vinci, qui semble étendre le linge ou faire ses assouplissements, on sait qu'il étend ses bras aux confins d'un univers circulaire... Léonard tenait cet archétype des traditions hermétiques du Moyen-Age, sinon de l'architecte et philosophe antique Vitruve. L'analogie microcosme/macro-cosme est vertigineuse et elle a nourri d'innombrables galimatias. Ajoutons-en un ici afin de conclure de manière tonique. Le moi, comme l'univers, a ses espaces infinis, son harmonie céleste, ses neuf dixièmes d'inexploré et, pourquoi pas ? ses trous noirs que sont les non-dits d'où rien ne s'échappe. Le moi est beau comme l'univers.

Références des citations

- ¹ Wittgenstein, L. *Remarques mêlées*. Flammarion GF 2002.
- ² Bertalanffy, L. *Les problèmes de la vie*. Gallimard 1961.
- ³ Dawkins, R. *Le gène égoïste*. Odile Jacob 2003.
- ⁴ Atlan, H. *L'organisation biologique et la théorie de l'information*. Hermann 1972.
- ⁵ Schopenhauer, A. *Douleurs du monde*. Rivages 1990.
- ⁶ Tjibaou, J.-M. *Cibau Cibau. Kamo pa Kavaac*. Agence de développement de la culture kanak 1998.
- ⁷ Bownds, M.D. *La biologie de l'esprit*. Dunod 2001.
- ⁸ Ramachandran, V. *Le cerveau, cet artiste*. Eyrolles 2005.
- ⁹ Dolto, F. Référence non localisée.
- ¹⁰ Par exemple Piaget, J. *L'épistémologie génétique*. Que sais-je. (1399). Presses Universitaires de France 2005.
- ¹¹ Freud, S. *Métapsychologie*, chap. "Deuil et mélancolie". Editions Gallimard 1968.
- ¹² Béjart, M. Citation par F. Favre in "Dictionnaire des idées non reçues". Pierre Bordas et Fils 1994.
- ¹³ Kierkegaard, S. *La maladie mortelle*. Robert Laffont 1993.
- ¹⁴ Freud, S. *Nouvelles conférences sur la psychanalyse. (3) Les diverses instances de la personnalité psychique*. Gallimard/Idees 1936.
- ¹⁵ Par exemple dans *Métapsychologie*. Editions Gallimard 1968.
- ¹⁶ Référence précédente.
- ¹⁷ Franz, M.-L. von. *Le processus d'individuation*. In C.G. Jung et coll. "L'homme et ses symboles". Robert Laffont 1964.
- ¹⁸ Jung, C.G. *Essai d'exploration de l'inconscient*. Editions Gonthier 1964.
- ¹⁹ Référence précédente.
- ²⁰ Référence précédente.

- ²¹ Sourmia, A. *Héraclite ou l'intuition de la science*. Chez l'auteur 1982.
- ²² Freud, S. *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*. Gallimard Folio 1991.
- ²³ Freud, S. *Nouvelles conférences sur la psychanalyse. (3) Les diverses instances de la personnalité psychique*. Gallimard/Idées 1936.
- ²⁴ Jung, C.G. *L'homme à la découverte de son âme*. Petite bibliothèque Payot 1979.
- ²⁵ Franz, M.-L. von. *Le processus d'individuation*. In C.G. Jung et coll. "L'homme et ses symboles". Robert Laffont 1964.
- ²⁶ Nagarjuna. *Conseils au roi* (498). Trad. G. Driessens Editions du Seuil 2000.
- ²⁷ Suzuki, S. *Esprit zen, esprit neuf*. Trad. S. Carteron. Editions du Seuil 1977.
- ²⁸ Par exemple J. Brosse. *Le Bouddha*. Pygmalion/Gérard Watelet 1997.
- ²⁹ Par exemple Chögyan Trungpa. *Pratique de la voie tibétaine*. Trad. V. Bardet. Editions du Seuil 1976.
- ³⁰ Le *Dhammapada* (62, 367) in "Les fleurs du Bouddha", anthologie par P. Crépon. Albin Michel 1991.
- ³¹ Tokuda Ryotan Igarashi. *A la recherche du visage originel : du moi illusoire au moi de la réalisation*. In F. Goetghebeur et J.-M. Jacques : "Regards croisés sur le moi". Publications Kunchab, 2005/2006.
- ³² Le *Samyuktâmagasutra* in J. Eracle : "Paroles du Bouddha" (V : 5). Editions du Seuil 1991.
- ³³ Le *Dhammapada* (157, 160). Trad. Le Dong, Editions du Seuil 2002.
- ³⁴ *Bhagavad Gîtâ* (VI : 7). Trad. A.-M. Esnoul & O. Lacombe. Librairie Arthème Fayard 1972.
- ³⁵ *Bhagavad Gîtâ* (VI : 5-6). Trad. A.-M. Esnoul & O. Lacombe. Librairie Arthème Fayard 1972.
- ³⁶ Nagarjuna : *Conseils au roi* (82). Trad. G. Driessens. Editions du Seuil 2000.
- ³⁷ Rinpoché Traleg Kyabgon in "Regards croisés sur le moi", colloque édité par F. Goetghebeur & J.-M. Jacques. Publications Kunchab 2005 ou 2006.
- ³⁸ Nagarjuna. *Conseils au roi* (103). Trad. G. Driessens Editions du Seuil 2000.

- ³⁹ Anagarika Govinda : *Les fondements de la mystique tibétaine*. Trad. Ch. Andrieu. Editions Albin Michel 1960.
- ⁴⁰ Rinpoché Traleg Kyabgon in *Regards croisés sur le moi*, colloque édité par F. Goetghebeur & J.-M. Jacques. (Réf. suivante)
- ⁴¹ Schweitzer, A. *Les grands penseurs de l'Inde*. Editions Payot 1962.
- ⁴² Goetghebeur, F. & Jacques, J.-M. *Regards croisés sur le moi*. Université d'été, Université Libre de Bruxelles, août 2004. Publications Kunchab 2005 ou 2006.
- ⁴³ Augustin. *Confessions* (X, 8). In "La mémoire et le temps". Mille et une nuits 2004.
- ⁴⁴ Constant, B. *Adolphe*. Pocket 2002.
- ⁴⁵ Référence non conservée.
- ⁴⁶ Montaigne. *Essais* (III). Garnier-Flammarion 1979.
- ⁴⁷ Gide, A. *Journal* (référence non retrouvée).
- ⁴⁸ Cocteau, J. Référence non localisée.
- ⁴⁹ Beckett, S. *L'innommable*. Les éditions de minuit 2004.
- ⁵⁰ Cité par P. Pachet, article "Amiel (H.-F.)" in *Encyclopaedia universalis* (2) 2002.
- ⁵¹ Valéry, P. *Le moi et la personnalité*. Cahiers, II. La Pléiade, 277-333. Gallimard 1974.
- ⁵² Sainte-Beuve, C.A. Référence non localisée.
- ⁵³ Nietzsche, F. *Aurore*. Gallimard Folio 1970.
- ⁵⁴ Wittgenstein, L. *Tractatus logico-philosophicus* (5.63 et 5.632). Gallimard 1993.
- ⁵⁵ Alain. *Eléments de philosophie*. Gallimard, Folio Essais 2004.
- ⁵⁶ Rochefoucauld, F. de la. *Réflexions ou sentences et maximes morales* (436). Editions Garnier Frères 1954.
- ⁵⁷ Kherumian, R. *Revue métapsychique* (21-22) p. 45.
- ⁵⁸ Changeux, J.-P. *L'homme neuronal*. Fayard 1983. L'auteur précise : "Sept millions de boîtes vendues par mois en France". D'autre part, d'après des extraits de presse de décembre 2005, la consommation d'anti-dépresseurs en France a augmenté d'un facteur 7 en vingt ans ; elle était, en 2004, de quarante millions de boîtes par an.
- ⁵⁹ Nietzsche, F. *Ecrits autobiographiques*. Presses universitaires de France 1994.

- 60 Turgot, A.R.J. *Tableau philosophique des progrès successifs de l'esprit humain*. In "Formation et distribution des richesses". GF Flammarion 1997.
- 61 Bergson, H. *L'évolution créatrice*. Presses Universitaires de France 1969.
- 62 Montaigne. *Essais* (III). Garnier-Flammarion 1979.
- 63 James, W. *The principles of psychology*. Henry Holt 1890. Traduction personnelle.
- 64 Freud, S. *Psychologie des foules et analyse du moi*. 1921 (Internet : Classique UQAC).
- 65 Références non retrouvées.
- 66 Cité par Hersch, J. article "Jaspers (Karl)" in *Encyclopaedia universalis* (12) 2002.
- 67 Morin, E. Interview au *Nouvel observateur*, 2-8 décembre 2004.
- 68 Schopenhauer, A. *L'art d'être heureux*. Seuil, 2001.
- 69 Référence non retrouvée.
- 70 Je compte développer ces aspects dans un autre essai, *Le moi extérieur*.
- 71 Montaigne. *Essais*. Garnier-Flammarion 1979.
- 72 Freud, S. *Cinq leçons sur la psychanalyse*. Payot 1924.
- 73 Cité par Ouspensky [P.D.] *Fragments d'un enseignement inconnu*. Stock 1978.
- 74 Constant, B. *Mélanges*. (Référence non consultée).
- 75 Bergson cité par Missa, J.-N. *L'esprit-cerveau*. Vrin 1993.
- 76 Bergson, H. *Essai sur les données immédiates de la conscience*. Quadrige/Presses Universitaires de France 1927.
- 77 Missa, J.-N. *L'esprit-cerveau*. Vrin 1993.
- 78 Valéry, P. *Cahiers*, II. NRF La Pléiade 1974.
- 79 Condillac. Référence non localisée.
- 80 Gurdjieff [G.I.]. Textes et témoignages inédits. *Question de* (50) Albin Michel 1989.
- 81 Valéry, P. *Cahiers Cahiers, I (Langage)*. NRF La Pléiade 1973.
- 82 Lupasco, S. *L'univers psychique*. Denoël/Gonthier 1979.
- 83 Voir par exemple Mazliak, P. *Avicenne & Averroès. Médecine et biologie dans la civilisation de l'islam*. Vuibert/Adapt 2004.
- 84 Le film *Dédales* de R. Manzor (2003).
- 85 Jung, K. *Présent et avenir*. Denoël/Gonthier et Buchet/Chastel 1962.

- ⁸⁶ Les citations de cette oeuvre dans ce chapitre proviennent, selon la langue, de l'un ou l'autre des deux éditions suivantes : *L'étrange cas du docteur Jekyll*. Maxi-Livres 2001. *The strange case of Dr Jekyll and Mr Hyde*. Penguin Books 2002.
- ⁸⁷ Bringuier, E. "Wolfgang Pauli et l'arrière-plan de la physique". *La recherche* (369) 2003.
- ⁸⁸ Lightman, A. "Dr Jekyll and Mr Teller" traduit dans *La recherche* (359) 2002.
- ⁸⁹ Musée de Cayenne (Guyane Française).
- ⁹⁰ Giono, J. Citation non retrouvée.
- ⁹¹ *La Bhagavad Gîtâ*. Trad. A.-M. Esnoul et O. Lacombe. Librairie Arthème Fayard 1972.
- ⁹² Shri Aurobindo. *De la Grèce à l'Inde (Aperçus et pensées)*. Albin Michel 1976.
- ⁹³ Sénèque. *La vie heureuse*. Trad. A. Bourgery. Les Belles Lettres 2002.
- ⁹⁴ Eckhart. *L'amour nous fait devenir ce que nous aimons* (Sermon 28 : *L'innommable*). Trad. J. Verain. Mille et une nuits 2000.
- ⁹⁵ Eckhart, J. *Instructions spirituelles*, cité par J. Ancelet-Hustache : "Maître Eckhart et la mystique rhénane". Editions du Seuil 1956.
- ⁹⁶ Pascal. *Pensées* (136) in "Oeuvres complètes". La Pléiade, Editions Gallimard 1954.
- ⁹⁷ *La vie de monsieur Pascal par madame Périer, sa sœur*. In Pascal "Oeuvres complètes". La Pléiade, Editions Gallimard 1954.
- ⁹⁸ Références non localisées.
- ⁹⁹ Weil, S. *La pesanteur et la grâce*. Plon 1947.
- ¹⁰⁰ Cité par Y. Brière. *Le livre de la paix intérieure*. Le cherche Midi éditeur (Librio) 2001.
- ¹⁰¹ Cl. Lévi-Strauss, C. : *Tristes tropiques*. Plon 1955.
- ¹⁰² Citée par K. White dans "Le plateau de l'albatros", Grasset 1994. Peut-être extraite de la correspondance d'A. Einstein et M. Born.
- ¹⁰³ Citation fréquente, non localisée.
- ¹⁰⁴ Gandhi. *Lettres à l'ashram*. Trad. J. Hébert. Editions Albin Michel 1937.
- ¹⁰⁵ Govinda, A. *Les fondements de la mystique tibétaine*. Trad. Ch. Andrieu. Editions Albin Michel 1960.
- ¹⁰⁶ Coluche. *Pensées et anecdotes*. Le Cherche Midi 1995.
- ¹⁰⁷ Référence non localisée.

- ¹⁰⁸ Cité par J.-L. Goré-Caraccio. Article "Fénelon". Encyclopaedia universalis (9) 2002.
- ¹⁰⁹ Gandhi. *Lettres à l'ashram*. Trad. J. Hébert. Editions Albin Michel 1937.
- ¹¹⁰ Ducruet, B. *Le combat spirituel selon Saint Benoît*. Pneumathèque 1993.
- ¹¹¹ D. Frontier-Abou, D. Correspondance personnelle, vers 1990.
- ¹¹² Gurdjieff [G.I.] Textes et témoignages inédits. *Question de (50)* Albin Michel 1989.
- ¹¹³ Jung, C.G. *L'homme à la découverte de son âme*. Petite bibliothèque Payot 1979.
- ¹¹⁴ Citation non localisée.
- ¹¹⁵ Citation non localisée.
- ¹¹⁶ Citation non localisée.
- ¹¹⁷ Cité par P. Bertaux. Article "Goethe". Encyclopaedia universalis (10) 2002.
- ¹¹⁸ Citation approximative et non localisée.
- ¹¹⁹ Pic de la Mirandole. *De la dignité de l'homme*. Trad. Y. Hersant. Editions de l'éclat 1993. www.lyber-eclat.net.
- ¹²⁰ James, W. *The principles of psychology*. Henry Holt 1890. Traduction personnelle.
- ¹²¹ da Lovelace citée par N. Witkowski : *Trop belles pour le Nobel*. Editions du Seuil 2005.
- ¹²² Changeux, J.-P. *L'homme neuronal*. Fayard 1983.
- ¹²³ Bownds, M.D. *La biologie de l'esprit*. Dunod 2001.
- ¹²⁴ Platon. *La république (IX)*. Garnier-Flammarion 1966.
- ¹²⁵ Freud, S. *Nouvelles conférences sur la psychanalyse. (3) Les diverses instances de la personnalité psychique*. Gallimard Idées 1936.
- ¹²⁶ Churchland, P.S. *Neurophilosophy*. MIT Press 1986.
- ¹²⁷ Voir par exemple Andrieu, B. *La neurophilosophie*. Que sais-je ? (3373) Presses Universitaires de France 1998.
- ¹²⁸ F. J. Varela. *Invitation aux sciences cognitives*. Editions du Seuil 1989. Voir aussi références à cet auteur sur Internet.
- ¹²⁹ Une conférence captée à la télévision, fin décembre 2006. On a par ailleurs (autre sujet !) simplifié jusqu'à la caricature cette "dominance" de l'un des deux hémisphères cérébraux.
- ¹³⁰ Augustin. Cité par Y. Brière : *Le livre de la paix intérieure*. Le Cherche Midi éditeur (Librio) 1999.

- ¹³¹ Kabir. *Le fils de Ram et d'Allah*. Trad. Y. Moatty. Les deux océans, Paris 1988.
- ¹³² Suzuki, S. *Esprit zen, esprit neuf*. Trad. S. Carteron. Editions du Seuil 1977.
- ¹³³ Sournia, A. *Héraclite ou l'intuition de la science*. Chez l'auteur 1982.
- ¹³⁴ Héraclite : fragment 101. Trad. J. Voilquin "Les penseurs grecs avant Socrate". Garnier-Flammarion 1964.
- ¹³⁵ Montaigne. *Essais*. Garnier-Flammarion 1979.
- ¹³⁶ Koestler, A. *Le cheval dans la locomotive*. Calmann-Lévy 1968.
- ¹³⁷ Lupasco, S. *Les trois matières*. Editions Cohérence 1982.
- ¹³⁸ Plusieurs articles dans le "Bulletin interactif du Centre international de recherches et études transdisciplinaires" n° 13 (1998), disponible sur Internet. Autre présentation : H. Badescu & N. Nicolescu, "Stéphane Lupasco. L'homme et l'œuvre". Editions du Rocher 1999.
- ¹³⁹ Un ouvrage synthétique : *L'univers psychique*. Denoël/Gonthier 1979. Deux ouvrages volumineux : *L'énergie et la matière vivante et L'énergie et la matière psychique*, Julliard 1974.
- ¹⁴⁰ Sur Internet.
- ¹⁴¹ Sournia, A. *Une courte histoire du réel. Philosophie sauvage*. Sous presse.
- ¹⁴² Cuvillier, A. *Nouveau vocabulaire philosophique*. Armand Colin 1976.
- ¹⁴³ Pour une présentation récente de cette théorie, voir par exemple Ikeland, I. *Le chaos*. Le Pommier 2006.
- ¹⁴⁴ Même référence.
- ¹⁴⁵ Poincaré, H. *Le hasard*. In "L'analyse et la recherche", choix de textes et introduction de G. Ramuni. Hermann 1991.
- ¹⁴⁶ Shang Yang. *Shangjun chu*. Cité par A. Cheng : *Histoire de la pensée chinoise*. Le Seuil 1997.
- ¹⁴⁷ Lurçat, F. *Le chaos*. Que-sais-je ? (3434). Presses universitaires de France 1999.

